

EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien

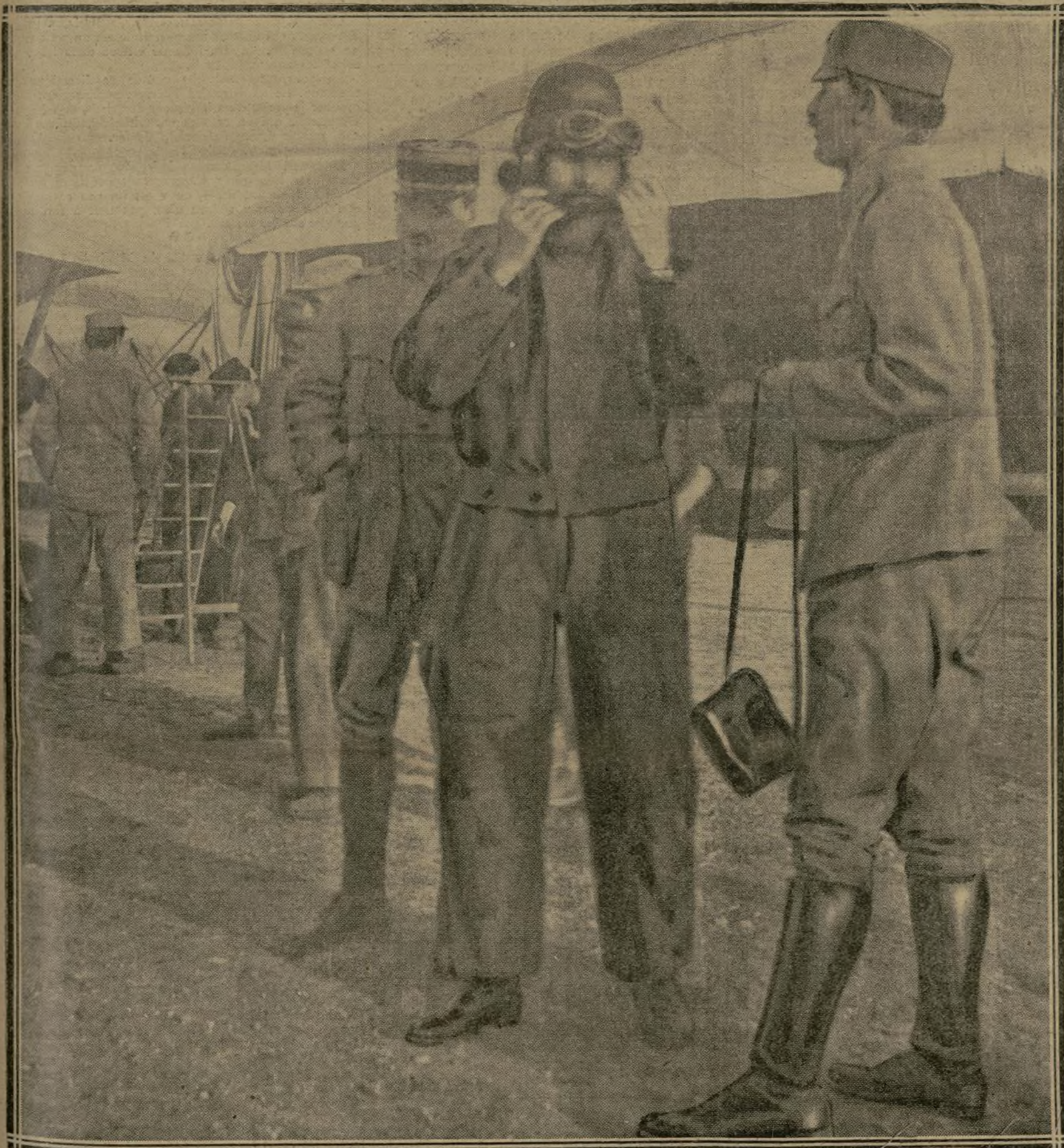
ABONNEMENTS (du 1^{er} au 16 de chaque mois)
 France... Un an, 35 fr. 6 mois, 18 fr. 3 mois, 10 fr.
 Étranger... Un an, 70 fr. 6 mois, 36 fr. 3 mois, 20 fr.
 On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste
 Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus

Administration : 88, Champs-Élysées, Paris
 Téléphone : Wagram 57-44 et 57-45

Rédaction : 20, rue d'Enghien, Paris
 Téléphone : Gut. 02.73 - 02.75 et 15.00
 Adresse télégraphique : EXCEL-PARIS

Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

Le général Boyovitch a reçu le grand cordon de l'Aigle-Blanc avec glaives



A l'occasion du nouvel an orthodoxe, 14 janvier de notre calendrier, le prince Alexandre de Serbie a conféré le grand cordon de l'Aigle-Blanc avec glaives au général Boyovitch, chef de l'état-major général. Blessé au début de la guerre, le général Boyovitch contribua pour une large part à écraser les Autrichiens en décembre 1914. On le voit ici, au retour d'un vol et en tenue d'aviateur, au camp d'aviation serbe de Salonique.

N. C. C.

(HISTOIRE ORIENTALE)

Nabussan, roi de Sérendib, fils de Nussanab, fils de Nabassun, fils de Sanbuna, était, comme un chacun sait, un des meilleurs princes de l'Asie. Quand on lui parlait, il était difficile de ne le pas aimer. Zadig eut le malheur de lui plaire et ne put se dérober aux caresses de Sa Majesté.

Ce bon prince lui dit un jour :

— Mon ami, je me trouve dans le plus cruel embarras. Je dois poursuivre jusqu'à la victoire finale la terrible guerre que je fais à Mohamed Guilloun, sultan des Turco-Huns. Les usines de mon royaume fabriquent nuit et jour une quantité prodigieuse de canons et de munitions. C'est le matériel qui a le plus d'importance dans une guerre moderne ; mais les effectifs ne laissent pas de compter aussi, et l'infanterie est toujours la reine des batailles.

« Or, si la plupart de mes sujets donnent volontiers leur vie pour la défense de leur patrie et de leur roi, il en est un certain nombre qui refusent catégoriquement de porter les armes.

« Je n'ai pas le droit de leur en vouloir : c'est par scrupule de conscience. Ils appartiennent à une secte très chatouilleuse sur l'article de l'homicide et ils veulent prendre au pied de la lettre cette parole de Zoroastre : « Tu ne tueras point ».

— Votre Majesté, dit Zadig, est-elle bien sûre que les réfractaires dont Elle me parle prennent, en effet, le précepte de Zoroastre au pied de la lettre ? Ne semblent-ils pas l'interpréter plutôt avec une certaine complaisance et le traduire ainsi : « Ne risque pas de tuer ton semblable, mais surtout ne risque pas de te faire tuer ? »

Nabussan, qui avait beaucoup d'esprit, reparti à Zadig, en souriant :

— Je partage votre sentiment. Il est toujours fâcheux que les scrupules de la conscience se rencontrent avec ceux de la lâcheté. On m'a souvent conté que les peuples occidentaux (dont plusieurs sont présentement mes alliés) ont une singulière coutume, appelée *duel*. En ces pays, lorsqu'un citoyen fait injure à un autre citoyen, celui qui est lésé au lieu de s'adresser aux tribunaux, provoque l'autre à un combat singulier. L'un des deux qui n'est pas toujours le coupable, recoit une légère blessure et les spectateurs déclarent avec une gravité bouffonne que l'honneur est satisfait.

« Cette coutume est barbare et absurde, et je n'ai pas besoin de vous dire que je ne l'approuve point. Cependant, lorsque j'entends dire qu'un homme sain de corps s'y est dérobé, sous prétexte que sa conscience lui interdit de se battre, je ne puis me défendre de mépriser ce pleutre ; et je crois bien que, dans les contrées lointaines dont je vous parle, même le petit peuple l'accable de mépris.

— Sire, repartit Zadig, c'est justement ce mépris des petites gens pour les poltrons qui me suggère d'indiquer à Votre Majesté un remède contre le vilain mal dont Elle se plaint.

— Prenez garde, interrompit le roi, que je suis extrêmement respectueux de la liberté de conscience, même quand elle me paraît suspecte. Périsse mon empire et la civilisation, plutôt que le principe de la liberté de conscience !

— Votre Majesté, fit Zadig, va un peu loin. Mais, qu'elle s'assure : je n'attenterai pas à ce grand principe ; j'essaierai seulement de mettre en opposition la conscience libre et une autre force, non moins effective, qui est le respect humain.

— J'écoute et j'obéis ! s'écria le sage Nabussan, bien que cette formule ne soit pas ordinaire au protocole des rois.

Zadig fit observer à ce prince éclairé que la conscience peut défendre à certains hommes de porter un sabre et un fusil, mais ne peut leur défendre de porter un uniforme, et que la loi du service obligatoire est égale pour tous.

Il imagina, en conséquence, de créer une troupe de soldats sans armes, qui étaient habillés comme les vrais soldats, et qui avaient

pour insigne particulier un brassard où se lisaient les trois lettres N. C. C. Ce sont, dans la langue de Sérendib, les initiales de trois mots, qui font ensemble *Corps de non-combattants*.

Des soldats qui ne combattent point ont cent autres choses à faire. On peut, tout en respectant leur liberté de conscience, leur enseigner à marcher au pas de parade, à doubler, à doubler les files, et, quand ils font un mouvement de travers, les mettre à la salle de police ou leur administrer quelques coups de bâton.

Les instructeurs des N. C. C. n'y manquèrent point. C'étaient de vieux sous-officiers de l'armée active, tous décorés de la croix pour le Mérite, qui respectaient infiniment la liberté de conscience, mais qui ne badinaient pas avec le patriotisme ni avec la discipline. Ils menaient leurs recrues tambour battant, et, d'ailleurs, ne leur adressaient point la parole, sauf pour proférer les commandements nécessaires, assaisonnés de quelques jurons inutiles.

Ils avaient soin de faire manœuvrer les N. C. C. sur une place où passaient tous les gamins en sortant de l'école et les ouvrières en sortant de l'atelier. Les ouvrières et les gamins s'arrêtaient pour regarder sous le nez les soldats sans fusil ni giberne, et leur crachaient même au visage.

Quoique Zoroastre ait écrit : « Tu tendras l'autre joue... », les N. C. C. ne purent longtemps souffrir ce traitement. La plupart, au bout de six semaines, s'enrôlèrent volontairement dans les rangs de l'armée qui se bat, et Nabussan, roi de Sérendib, fils de Nussanab, fils de Nabassun, fils de Sanbuna, rendit grâce, une fois de plus, à l'ingénieux Zadig, qui l'avait tiré de ce mauvais pas.

Abel HERMANT.

Ce que l'on dit

En attendant...

Dans la lettre véritablement caractéristique adressée par Guillaume II à M. de Bethmann-Hollweg le 31 octobre dernier et rendue publique aujourd'hui seulement — dans un bat de rétro — personnellement facile à discerner — ce souverain omniscient fait une excursion dans le domaine de la médecine mentale, et déclare que ses ennemis sont atteints de « psychose de guerre ».

Il aurait vraiment mieux fait de ne pas lever ce drapeau. Si quelqu'un peut être à bon droit véhémentement soupçonné de « psychose », c'est bien l'empereur allemand, et le diagnostic n'est pas d'aujourd'hui.

On sait qu'il y a fréquemment une tare chez beaucoup des escrocs qui exploitent l'ingénuité des fournisseurs et des hôteliers en prenant un nom rutilant de prince ou de baron, ou même en s'affublant d'un costume ecclésiastique. Il s'agit, pour ces gens-là, à la fois de réaliser une filouterie et de se procurer un plaisir vers lequel ils sont poussés par un instinct irrésistible : celui de paraître, non seulement aux yeux de leurs victimes, mais aux leurs, un autre que ce qu'ils sont. On pourrait dire que leur première dupe est eux-mêmes, si en même temps ils ne restaient parfaitement conscients qu'ils ne sont ni M. le baron, ni le plus vénérable et le plus ascétique des moines quêteurs. Il y a chez eux une espèce de dédoublement : l'individu vrai, qui est l'escroc, fait sortir de lui un certain nombre de personnages fictifs, se complait et s'enorgueillit intérieurement aux rôles que jouent ceux-ci — et pratiquement en profite.

Quand on traite Guillaume II de cabotin, on ne dit pas assez. L'acteur qui joue sur les planches aussi bien que le public qui le regarde sait qu'il s'agit d'une illusion. Pour l'escroc-simulateur que j'ai dépeint, ainsi que — je suis désolé de la comparaison — pour l'empereur allemand, il y a tout autre chose : il y a la volonté et la volupté d'être pris réellement pour ce qu'ils ne sont pas, et la volupté bien plus grande encore de se figurer eux-mêmes pendant tout le temps nécessaire, qu'ils sont ce qu'ils ne sont pas.

Sire, pardonnez-moi, mais si cet état mental ne constitue pas une « psychose », vous pouvez me faire couper en petits morceaux. C'est-à-dire, si vous me prenez !

Pierre MILLE.

Les Savoyards, dont les frères et les fils, beaux diables bleus, ont tant mérité de la patrie, viennent de réaliser une manifestation discrète, et bien féconde en résultats : sur l'invitation de leur actif député, M. Antoine Borrel, ils ont fait une semaine des économies. Sept jours durant, chacun et chacune se sont privés un peu, d'un ruban, d'un paquet de cigarettes ou d'un apéritif. L'argent épargné a été donné à de jolies quêteuses qui l'ont centralisé pour

que soient envoyés aux prisonniers savoyards des ca-deaux utiles, venant de la chère petite patrie.

Le projet a dépassé toutes les espérances et c'est un important capital qui a été ainsi formé.

L'idée est belle. Pourquoi ne pas la faire connaître à toutes nos provinces, en sorte qu'on y donne réplique ? Toutes ont leurs prisonniers en Allemagne. Toutes imiteraient la généreuse Savoie.

De même que les soldats britanniques commencent à être un peu agacés d'être appelés *Tommies* (c'est à peu près comme si nous qualifions Dumanet le poilu), de même les tirailleurs sénégalais finissent par se demander pourquoi on s'obstine à les baptiser « les insouciantes fils du désert ».

— Le Sénégal, disent-ils, est tout le contraire du désert. Et puis nous venons, en très grande partie, des possessions françaises de l'Afrique occidentale, qui comptent parmi les pays les plus fertiles du monde. Vous ne pourriez pas trouver autre chose ?

Madrid va avoir son Métro !

Une des principales attractions de Paris, pour les Espagnols qui visitent notre capitale est un petit voyage souterrain. « Cette folie de vitesse dans les ténèbres » les amuse, les ravit.

Ils pourront désormais goûter ce divertissement chez eux. Le ministre des Travaux publics vient d'approuver le projet d'un ingénieur de talent, don Miguel Otamendi, qui va creuser sous Madrid, du nord au sud, quatre lignes de chemin de fer.

Bien du plaisir, voisins !

Lorsque le Métro cessera de les charmer par sa nouveauté, les Espagnols s'apercevront peut-être que, à Paris comme à Madrid, on y est un peu entassé, et que l'air qu'on y respire n'est pas tout à fait aussi pur que sur les sierras.

Aimez-vous le pain au blé du Manitoba ? Si vous n'en avez pas mangé, vous en mangerez peut-être : et ce sera un régal. M. Scribaux, l'éminent professeur à l'Institut agronomique, vient de terminer une enquête sur les premiers résultats acquis à la suite d'un ensemencement dont le blé manitobien avait fait les frais. L'enquête aboutit à l'avis favorable de tous les cultivateurs qui firent l'expérience. Semé en terre sablonneuse, calcaire ou argileuse, ce nouveau blé a partout réussi.

Attendons avec confiance le pain Manitoba.

C'est en province que règne encore l'âge d'or !

Dans un vieux village breton, assez fréquenté à la saison des bains, les deux blanchisseuses-repasseuses du lieu viennent d'augmenter beaucoup leurs prix — comme à Paris — et de menacer de fermer — comme à Paris toujours.

Que fait le maire ? Il en parle à sa femme.

Que fait la mairesse ? Elle charge sur ses épaules de robuste ménagère un paquet de linge, et, la tête haute, va bravement le blanchir au lavoir. Ebaudissement des commères qui se groupent autour d'elle. La mairesse leur dit :

— Si le cœur vous en dit, apportez votre linge ! Je lave pour toute la commune, et je ne demanderai que les anciens prix. Sans doute, l'eau de Javel est chère, mais je la remplacerai par l'huile de bras !

Ces propos se répandirent comme une trainée de poudre. Le lendemain, les deux blanchisseuses-repasseuses du village se montraient très raisonnables et ne parlaient plus de fermer.

L'autre soir, pénétrant dans la loge d'une aimable artiste des Variétés, un de nos plus éminents critiques dramatiques s'arrêta, saisi. Mlle X... était en train de froisser avec frénésie une demi-douzaine de journaux.

— Eh ! quoi ! ma chère amie, lui demanda notre critique, ne parlerait-on pas de vous, dans ces journaux, avec les égarés voulus ?

Mais ce n'était point cela, Mlle X..., discrètement, travaillait pour les réfugiés. Elle leur préparait, selon la mode scandinave, de chaudes couvertures en papier foulé.

Qu'est devenu le temps où, selon le mot de Dumas, la loge d'une actrice était « un petit coin cher où l'on ne faisait rien de sérieux » ?

Une histoire sur Buffalo Bill.

Il était quasiment illettré et ne connaissait guère que la Bible.

Pourtant, un jour, il découvrit le poète américain Longfellow, et il entreprit de faire une série de conférences sur son œuvre.

Le voilà donc, en costume de la prairie, devant une table à tapis vert et qui commence, puis, soudain, s'arrête, tape sur la table pour se donner de la mémoire, reprend, s'arrête de nouveau, retape sur la table, mais la mémoire ne revenant pas, il saisit tout à coup ses deux revolvers et détache coup sur coup toutes les oriflammes qui pendaient au plafond de la salle, et cela à la plus grande joie des assistants et à la sienne...

C'est égal, voyez-vous M. Robert de Montesquiou terminant une conférence d'une manière aussi originale et bruyante ?...

LE VEILLEUR.

La bataille du Sereth s'annonce...

Sur le front occidental, la lutte d'artillerie est toujours assez vive dans les trois régions de Verdun, de Champagne et de la Somme. Nous avons exécuté des reconnaissances en différents points de la seconde de ces régions, et plus à l'ouest jusqu'au tournant de notre ligne entre Roye et Lassigny. Ces reconnaissances ont le même caractère et ont obtenu d'aussi heureux résultats que celles que les troupes britanniques viennent d'accomplir depuis la Somme jusqu'à l'Yser.

En Roumanie, après le succès remporté par les troupes roumaines dans la haute vallée de la Kassina, l'armée von Gerok a tenté une diversion plus au sud, dans le massif de hauteurs qui sépare la Kassina de la Susita. C'est à cet endroit que se fait la jonction des forces roumaines et russes chargées de la défense de la Moldavie occidentale. Non seulement l'attaque a échoué, mais les Russes et Roumains, agissant en liaison parfaite, ont rejeté l'ennemi à 2 kilomètres vers le sud. Plus au sud encore, dans la vallée de la Susita, deux attaques ont été repoussées près de Racosa.

Sur tout le front de la 9^e armée allemande, depuis la région de Focsani jusqu'à l'embouchure du Buzeu, aucune opération n'est signalée, sinon par les Allemands, qui feignent, pour calmer l'impatience de l'opinion, des attaques russes vers Fundeni. Inutile d'ajouter que ces attaques, d'après eux, ont été complètement repoussées. Tout ce qu'il faut retenir de ces allégations, c'est que les Russes gardent solidement la tête de pont de Namoloasa.

Entre le Buzeu et le Danube, l'armée Korsch n'a pas essayé de franchir le Sereth. Sans doute attend-elle, comme nous le faisons prévoir hier, que la 9^e armée soit en état de lui prêter main-forte. L'immobilité de cette dernière est certainement employée à des préparatifs importants : les unités sont reconstituées, l'artillerie est mise en position, les ravitaillements sont assurés. La bataille du Sereth s'annonce.

Jean VILLARS.

Mort du sous-lieutenant aviateur Delorme

Le sous-lieutenant aviateur André-Jean Delorme, né le 7 juin 1890, à Terrenoire (Loire), qui avait pris place au rang des « as », à la date du 8 janvier dernier, vient d'être victime d'un mortel accident



SOUS-LIEUTENANT DELORME

sur un champ spécial de manœuvres, où il s'exerçait au tir à la cible.

Au cours de ses hardies évolutions, il descendit si près du sol que la queue de son appareil toucha terre au moment où il tentait de le redresser pour reprendre de l'espace. L'avion ayant capoté, le sous-lieutenant Delorme fut tué sur le coup.

Il a été inhumé lundi près de Châlons.

L'abondance des manuscrits qui nous sont envoyés et la nécessité où nous nous voyons de ne pas les rendre, qu'ils aient été publiés ou non, nous forcent à prier nos confrères et nos correspondants de garder copie des articles qu'ils nous adressent.

L'ATTENDRISSEMENT DU KAISER présage-t-il des propositions nouvelles?

Accordez vos lyres ! dira-t-on aux rois régnants, hommes publics et journalistes d'Allemagne. Depuis deux jours, grâce au message pacifique et pathétique, mais antitadé, de Guillaume II au chancelier Bethmann-Hollweg, le concert allemand, d'ordinaire si bien réglé, est devenu une cacophonie. Le roi de Saxe, le président du Reichstag, par exemple, font encore écho à l'explosion de colère dont Guillaume II avait salué le programme de l'Entente, et promettent que le peuple germanique redoublera de fureur, tandis que la lettre au chancelier, mouillée des larmes de l'empereur, court déjà le monde.

Dans ces conditions, on est conduit à se demander si l'un des effets recherchés par la publication de cet étrange document, vraisemblablement truqué, n'est pas justement d'atténuer l'impression causée par les menaces dont les précédentes déclarations de Guillaume II étaient pleines. De pareilles contradictions ne sont pas nouvelles dans la carrière oratoire et littéraire de l'empereur. On se souvient de ses nombreuses résipiscences, dont le retour en arrière qui suivit jadis ses confidences au *Daily Telegraph* est resté fameux et appartient même à l'histoire de l'Allemagne dans les

années qui ont immédiatement précédé la guerre.

Les lettres des rois de Bavière et de Saxe et du président Kämpf sont propres à troubler l'idylle humanitaire dont Guillaume II, et surtout son chancelier, ont besoin pour préparer l'atmosphère de leur paix. Il est fort possible que le message du 31 octobre, arrangé le 15 janvier, l'ait été par la suggestion et les soins de M. de Bethmann-Hollweg. Car la campagne pacifique se poursuit et seuls les excès de tempérament de Guillaume II en troublent l'ordre et le programme.

La Wilhelmsstrasse chemine plus méthodiquement pour arriver à ses fins. C'est ainsi que la *Gazette de Francfort*, toujours officieuse, se fait télégraphier de New-York que la réponse de l'Entente à M. Wilson est loin de fermer toutes les voies aux possibilités de paix ; que le président communiquera officiellement cette réponse à l'Allemagne, et qu'il attendra ensuite de Berlin de nouvelles propositions.

L'attendrissement antitadé de Guillaume II annonce-t-il ces propositions nouvelles ? C'est ce que nous saurons bientôt. — J. B.

L'ALLEMAGNE INSISTE POUR UNE MÉDIATION

LONDRES, 16 janvier. — D'après un télégramme de New-York au *Daily Telegraph*, on pense que M. Wilson enverra cette semaine la réponse des Alliés à l'Allemagne. On croit également que, malgré la tempête déchaînée à Berlin par les récents événements diplomatiques, l'Allemagne ne manquera pas l'occasion d'y faire une réplique.

En ce qui concerne M. Wilson, personne ne sait s'il enverra sous peu une nouvelle note, ou si plutôt il suivra les sentiers paisibles de la diplomatie en se servant, pour ses suggestions, de ses représentants à l'étranger. Mais on peut être certain qu'il laissera la porte ouverte aux négociations parties de Berlin.

WASHINGTON, 16 janvier. — Il se confirme que l'ambassadeur d'Allemagne, comte Bernstorff, a fait savoir au gouvernement américain qu'en dépit de l'intransigence des demandes des Alliés l'Allemagne est disposée à prêter attention à toute démarche que pourra faire le président Wilson, en vue de hâter la conclusion de la paix.

Télégrammes au kaiser

AMSTERDAM, 16 janvier. — L'appel de l'empereur d'Allemagne à son peuple a provoqué l'envoi de nombreux télégrammes au kaiser.

Le roi de Saxe a télégraphié :

Nous voyons avec la plus profonde indignation que nos ennemis repoussent avec dédain la main que nous leur avons offerte pour la paix.

Nous sommes désormais résolus à défendre jusqu'à la dernière limite nos biens les plus sacrés et à ne pas remettre l'épée au fourreau avant d'avoir obtenu la victoire sur la volonté d'anéantissement criminel de nos ennemis.

Le président du Reichstag a télégraphié de son côté :

En présence de l'intention, maintenant avouée par nos adversaires, d'abattre et de démembrer l'Allemagne et les puissances de ses alliés, le peuple allemand tout entier se groupe autour de Votre Majesté avec la volonté inébranlable de résister finalement et unanimement jusqu'à ce que les projets honteux de nos ennemis se soient brisés sur le mur d'airain par lequel l'Allemagne et ses alliés défendent, jusqu'à la dernière goutte de leur sang, leur existence et leur liberté.

De nombreuses autres manifestations ont été faites par l'Association des agriculteurs, le conseil de l'agriculture allemand, le comité central des organisations féminines et l'Association des Femmes catholiques d'Allemagne.

Ce qu'en pensent les troupes autrichiennes

GENÈVE, 16 janvier. — On mande de Vienne qu'interviewé par le *Pester Lloyd* sur l'accueil que les troupes austro-hongroises avaient fait aux propositions de paix des empires centraux le général Koewes a dit que cet accueil a été enthousiaste, mais que les troupes étaient sceptiques sur le résultat de ces propositions.

Elles pouvaient constater, en effet, que l'ennemi en face d'elles n'avait pas l'air de vouloir faire la paix et le mouvement de ses offensives de plus en plus violentes.

LES SPECULATIONS SUR LA NOTE WILSON

Le comte Bernstorff est compromis

Il aurait réalisé un bénéfice de 10 millions !

NEW-YORK, 16 janvier. — La presse annonce que le comité disciplinaire de la Chambre des députés a décidé que la déposition de l'agent de change Lawson pourrait dévoiler les agissements du diplomate étranger et de divers propagandistes qui, grâce à leurs relations avec Wall-Street, ont réalisé d'énormes bénéfices, non seulement pendant le mouvement pacifiste, mais déjà au moment des négociations concernant le *Lusitania*.

M. Lawson, répondant à une question, a fait sensation en déclarant à M. Henry, président du Comité disciplinaire qui dirige l'enquête, que c'est un député qui lui a révélé les agissements d'un membre du cabinet, d'un député et d'un banquier associés pour jouer à la Bourse, et pour profiter des fuites qui se sont produites.



M. MAC ADOO

Le banquier qui a raconté à M. Lawson qu'un ministre subissait l'influence du banquier impliqué dans cette affaire est M. Archibald White, de Boston.

M. Mac Adoo est le membre du cabinet qui aurait participé aux fuites.

Comment on fut amené, à la Commission d'enquête, à parler du comte Bernstorff

WASHINGTON, 16 janvier. — La déposition de M. Lawson, devant la commission disciplinaire, a provoqué de nombreux incidents. M. Lawson citant incidemment M. Lansing, M. Henry, président de la commission, reproche

l'agent de change de s'arranger pour attirer M. Lansing dans le débat.

M. Lawson riposte avec indignation :

« Je me suis au contraire arrangé pour laisser M. Lansing et le comte Bernstorff hors de cause. »

Le témoin déclare alors que M. Henry, président de la commission, lui aurait annoncé que la commission disciplinaire avait appris que le comte Bernstorff a réalisé un bénéfice de 2 millions de dollars, grâce à des informations données avant la publication de la note du président Wilson.

M. Henry aurait ajouté qu'il ne croyait pas à l'authenticité de cette information.

M. Henry, mis en cause, descend à la barre et déclare solennellement :

« Rien de ce que M. Lawson affirme ne me touche ; je ne crains rien pour ma réputation. »

Il reprend ensuite la présidence des débats et continue l'audition de M. Lawson.

L'agent de change revient à la charge et affirme sur un ton dramatique, pendant que des pleurs inondent son visage :

« Ma déposition est conforme à la vérité, j'en prends Dieu à témoin. »

M. Lawson ajoute :

« Les indiscretions qui auraient été commises par M. Henry ont été aussitôt communiquées aux rédacteurs en chef de trois quotidiens qui peuvent confirmer la chose. »

La Suisse mobilise de nouveaux contingents

BERNE, 16 janvier. — Dans une communication officielle, le Conseil fédéral déclare que les circonstances avaient permis de réduire sensiblement pendant ces derniers mois les contingents de troupes de la frontière ; mais que, dès le début de cette année, le Conseil a jugé nécessaire de prendre des mesures de précaution plus étendues. Pour cette raison, il a ordonné la mobilisation pour le 24 janvier de la deuxième division et des contingents non encore mobilisés des quatrième et cinquième divisions de l'armée fédérale.

Le Conseil fédéral reste pleinement confiant dans les intentions des partis belligérants à l'égard de la neutralité suisse.

Deux nouvelles affaires de contrebande

BALE, 15 janvier. — Une affaire de contrebande, dans laquelle sont compromises une dizaine de personnes, a été découverte à Remsen, près de Schaffhouse.

Suivant le *Grenzboten*, de grandes quantités de marchandises avaient été amoncelées dans la cave d'une brasserie pour être transportées de nuit sur delà du Rhin.

BALE, 15 janvier. — A Romanshorn, un bureau d'expédition ouvert depuis trois semaines a été fermé par ordre de la police. L'administrateur et les employés ont été arrêtés. Il s'agirait d'un office de contrebande créé pour expédier en Allemagne des marchandises non exportables.

DANS LA MARINE

Commandements à la mer. — Sont nommés aux commandements suivants : le capitaine de frégate Fauré, de la *Poupee* ; le lieutenant de vaisseau Roux, du torpilleur d'escadre *Haltebarde*.

LES OBSÈQUES DU LIEUTENANT AVIATEUR BEDORA



LE CORTEGE QUI PART POUR LE CEMETIERE DE MADRID

Une nouvelle note des Alliés à la Grèce

LONDRES, 16 janvier. — Suivant le correspondant du *Daily Telegraph*, les gouvernements anglais, russe, français et italien continueraient à négocier avec la Grèce.

Le 8 janvier, la conférence de Rome avait décidé d'envoyer à Athènes une note récapitulant les demandes faites les 14 et 31 décembre, fixant un délai de quarante-huit heures pour la réponse et stipulant que toutes les mesures prises devraient être exécutées dans les quinze jours. Cette dernière exigence avait été semi-officiellement démentie il y a quelques jours, mais nous tenons de meilleure source qu'elle a été agréée par la conférence de Rome.

Le 11 janvier, arriva la réponse de la Grèce, réponse qui n'était pas satisfaisante, et l'on sait maintenant que les puissances alliées, l'Italie comprise, ont présenté samedi à la Grèce des observations sur sa réponse du 11 janvier. Cette nouvelle note semble être très longue. On y revient sur les garanties qui doivent être données par le cabinet grec. Les gouvernements alliés demandent à nouveau le contrôle des postes et télégraphes, des réparations publiques pour les injures faites aux drapeaux, la mise en liberté des venizelistes avec le paiement des justes indemnités, et la démission du général qui commandait les troupes le 1^{er} décembre.

Enfin les puissances déclarent que toutes les conditions posées par les notes des 14 et 31 décembre et du 8 janvier doivent être observées intégralement, faute de quoi le blocus ne sera pas levé. Il est manifeste que cette nouvelle note est une réponse à la demande de levée du blocus formulée par le gouvernement hellénique.

Le ministre d'Angleterre confère avec le premier ministre grec

ATHÈNES, 16 janvier. — Sir Francis Elliot est venu à Athènes aujourd'hui conférer avec le premier ministre au sujet des réserves contenues dans la réponse du gouvernement grec à l'ultimatum des alliés.

Sir Francis Elliot est retourné à Kerasini dans l'après-midi.

Grecs et Allemands fraternisent

LAUSANNE, 16 janvier. — La *Gazette de Francfort* annonce qu'une grande fête a eu lieu à Goerlitz, en l'honneur du 4^e corps d'armée grec, interné dans cette ville.

Au banquet qui a eu lieu à cette occasion, ont pris part les représentants de l'ambassade grecque à Berlin, la kommandantur et les autorités de la ville de Goerlitz. De nombreux toasts ont été portés à Guillaume II et au roi de Grèce.

Le nouv. au président du Conseil de l'Empire russe

PETROGRAD, 16 janvier. — Indépendamment de la nomination à la présidence du Conseil de l'empire de M. Stecheglowitof, ancien ministre de la Justice, un oukase nomme plusieurs nouveaux conseillers dans le but de donner à la droite une majorité de 12 voix sur 14.

QUI TROMPE-T-ON ?

Où l'empereur d'Allemagne et l'empereur d'Autriche sont en complet désaccord

On a lu, hier, le texte de la lettre par laquelle le kaiser se donne les gants d'avoir pris l'initiative des propositions de paix. Ce texte est formel : et — s'il n'est pas mensonger — c'est Guillaume II qui donna à son chancelier cet ordre impératif : « Préparez une note. »

Or, le 12 décembre, nous l'avons dit, le comte Tisza faisait à la Chambre hongroise une déclaration dont il est bon de rappeler les termes :

« ...Devant cette situation, nous avons cru que le moment approprié est venu pour manifester formellement et solennellement notre intention de paix. »

Le ministre des Affaires étrangères est entré en rapport à ce sujet avec les gouvernements alliés, dès que la situation a commencé à prendre cette tournure. Cette intention a été accueillie avec sympathie par nos alliés. En complet accord, et après mûre délibération, tous les gouvernements alliés ont résolu de faire l'offre que l'on sait. »

Cet texte n'est pas moins net que la lettre autographe du kaiser à Bethmann-Hollweg, avec laquelle — est-il besoin de le souligner — il est en contradiction absolue. Des deux gouvernements impériaux, quel est celui qui a dit la vérité, quel est celui qui l'a travestie ?

La polémique qui déjà met aux prises, à ce sujet, la presse allemande et la presse austro-hongroise va sans doute repartir de plus belle.

En attendant, les journaux anglais, qui marquent les coups avec une ironie amusée, demandent que l'on publie les documents officiels. On pourra comparer les dates.

Mais peut-on s'en fier à des documents officiels qui viendraient de Vienne ou de Berlin ?

COMMUNIQUÉS OFFICIELS

du MARDI 16 JANVIER (897^e jour de la guerre)

14 HEURES.

A la faveur d'un tir de torpilles et d'obus asphyxiants, l'ennemi a tenté, dans la région de la Somme, un coup de main qui a été facilement repoussé ; notre artillerie a vivement riposté.

Escarrouches entre patrouilles et canonnière habituelle sur le reste du front.

23 HEURES.

La lutte d'artillerie s'est poursuivie assez vive dans la région de la Somme, ainsi que sur le front nord-est de Verdun et en Lorraine.

Un coup de main exécuté par nous sur les tranchées ennemies A L'EST DE VIC-SUR-AISNE a pleinement réussi.

Communiqué belge

Légère activité d'artillerie dans les régions de Dixmude et de Steenstraete, assez intense vers Hetsas.

Le général Smuts représentera le Sud-Africain à la conférence franco-britannique

LONDRES, 15 janvier (*Officiel*). — Le général Botha, commandant les troupes britanniques de l'Est-Africain, représentera la colonie britannique sud-africaine à la conférence impériale britannique, qui est sur le point d'être tenue à Londres et qui comprendra le cabinet britannique de direction de la guerre.

Le général Botha, premier ministre de cette colonie, étant obligé de rester au Cap, en raison d'importantes questions à débattre à la prochaine session du Parlement sud-africain, le gouvernement de la colonie envoie le général Smuts à sa place.

LONDRES, 16 janvier. — Un communiqué du War Office explique que la situation militaire dans l'Est-Africain permet au général Smuts de s'absenter.

En février 1916, lorsque le général Smuts prit le commandement, les Allemands occupaient la totalité de l'Est-Africain et des points s'avancant dans les colonies britanniques avoisinantes. Maintenant, l'ennemi est refoulé vers le sud et le sud-est ; il est fortement affaibli par la perte d'une grande partie de son artillerie et par l'épuisement de ses approvisionnements. L'ennemi, contraint de se tenir à proximité de ses dépôts, a un pouvoir offensif très limité.

EVIAN Goutteux Rhumatisants CACHAT Eau de Régime par excellence

DERNIÈRE HEURE

Le maréchal Falkenhayn serait-il à Larissa ?

Un correspondant italien croit pouvoir l'affirmer

MILAN, 15 janvier. — Le correspondant du Secolo télégraphie de Salonique que, d'après des renseignements de bonne source, le maréchal von Falkenhayn se trouverait à Larissa, où il est arrivé, via Athènes. On suppose que le maréchal a fait le trajet de Cavala au Pirée à bord d'un sous-marin. — Radio.

[Faut-il accepter comme exacte la sensationnelle dépêche du correspondant du Secolo ? Faut-il, au contraire, supposer qu'il y a eu confusion entre le maréchal von Falkenhayn et l'ancien attaché militaire allemand à Athènes, von Falkenhause, que l'on débarqua à Cavala ?]

Toujours est-il que la présence de l'un ou de l'autre ne saurait être tolérée par les alliés.]

POURQUOI LA PAIX LEUR EST NÉCESSAIRE

L'Allemagne se sent vaincue

Telle est l'impression qu'un journaliste américain a emportée de ses entretiens avec les notabilités de l'Empire

NEW-YORK, 15 janvier. — Au cours d'une longue dépêche de Berlin en date de dimanche au New-York American, l'un des journalistes pro-germans de Hearst, M. William Bayard Hale, dit que, selon les conversations qu'il a eues avec les plus hautes notabilités, les puissances de l'Entente seront victorieuses si la guerre continue jusqu'au bout [continues to the end].

On dit ici que cette déclaration correspond à ce que l'on pense à Washington, à savoir que les Allemands se rendent parfaitement compte maintenant qu'ils ne seront pas vainqueurs, et que le besoin d'une paix prochaine est pour eux impérieux.

On croit qu'avant peu M. Von Bethmann-Hollweg recommencera à Washington ses intrigues. — Exchange.

LA MOBILISATION CIVILE

A DÉPEUPLÉ LES USINES

BERNE, 16 janvier. — La Gazette de Francfort apprend que les effets du service auxiliaire national se manifesteraient par l'imminente fermeture d'un certain nombre d'établissements industriels. On songe à alléger le plus possible le service des transports concernant de préférence les usines dont les matières premières et les produits nécessitent les plus longs trajets.

Dans l'industrie textile, où la pénurie des matières premières a déjà diminué la production, on pense réduire à 2 millions les 11 millions de broches qui fonctionnent encore actuellement. Sur les 4.400 fabriques de chaussures encore ouvertes 1.200 sont fermées. Toutes les fileries écartées des grandes voies d'eau et des voies ferrées seront arrêtées.

GRAVES TROUBLES A COLOGNE

GENÈVE, 16 janvier. — On mande de Bâle à la Suisse que les voyageurs arrivant de Cologne disent que la gare est fermée depuis trois jours. On ne laisse plus pénétrer personne dans la ville, même avec des passeports ou des laissez-passer. La raison de ces mesures de rigueur est que de graves troubles ont éclaté et que la troupe a dû intervenir.

L'EFFORT BRITANNIQUE

L'organisation du travail dans les chantiers maritimes.

LONDRES, 16 janvier. — En vue d'organiser le travail dans les chantiers de construction et les ateliers de la marine, le gouvernement britannique vient de créer un nouveau département, sous les ordres d'un directeur du travail des chantiers maritimes, M. Lynden Dacasse. Le nouveau directeur s'occupera conjointement avec le directeur du service national et le ministre du Travail des questions relatives à la répartition de la main-d'œuvre entre les divers chantiers et ateliers.

Les décisions, en cas de conflit avec les ouvriers, seront prises d'accord avec le ministre du Travail.

LES OPÉRATIONS de nos alliés

Le communiqué russe

PETROGRAD, 16 janvier. — Communiqué du grand état-major :

FRONT OCCIDENTAL. — Aucun changement.

FRONT DE ROUMANIE. — Dans la région au sud-ouest de Praléa, à 10 verstes au sud du confluent de la Kassina et du Trotus, les combats continuent. Nos troupes et celles des Roumains se sont avancées de deux verstes au sud de Praléa. Deux attaques ennemies, à deux verstes au sud de Recos (sur la Susita), ont été repoussées au cours de la nuit. On lutte dans la région de Wedeni, à 10 verstes à l'ouest de Galatz.

Nos avions ont jeté des bombes sur des bateaux dans la région de Braila (Danube). Ces bateaux ont été incendiés.

FRONT DU CAUCASE. — Aucun changement.

MER NOIRE. — Deux bateaux à vapeur ennemis ont été coulés près du Bosphore par un de nos sous-marins.

Le communiqué italien

ROME, 16 janvier. — (Commandement suprême.) — Sur les pentes méridionales du Piccolo-Lagazuoi (torrent d'Andraz), dans le Haut-Cordevole, après un travail long et difficile en galerie, dans la soirée du 14 janvier, l'ennemi a fait exploser une mine puissante sous notre position de Cengia-Martini.

La préparation efficace et rapide de notre travail de contremines a rendu absolument nul pour nous l'effet de la vaste explosion et a causé au contraire l'écroulement de la galerie creusée par l'ennemi produisant des pertes sensibles parmi ses troupes.

Dans la journée d'hier, des neiges abondantes dans les hautes régions, une pluie incessante et le brouillard dans les régions basses ont limité l'activité des troupes sur tout le front à des tirs intermittents d'artillerie.

LES COMMUNIQUÉS ENNEMIS

Le communiqué allemand

THEATRE ORIENTAL. — Front Léopold de Bavière. — Aucun événement important à signaler.

Front archiduc Joseph. — Dans la journée d'hier également, les attaques ennemies entre les vallées du Casinu et de la Susita n'ont obtenu aucun succès. Des Roumains, qui avaient pu pénétrer dans notre position en un point, en ont été complètement rejetés par notre contre-attaque ; 2 officiers et 200 hommes ont été faits prisonniers en cette occasion.

Armées von Mackensen. — Après une violente préparation d'artillerie, de fortes masses russes ont procédé à une attaque, de part et d'autre de Fundeni. Leurs vagues d'assaut se sont brisées devant nos feux de barrage, à quelques centaines de mètres de nos positions.

L'attaque ayant recommencé dans la soirée, de faibles détachements ennemis ont réussi à atteindre nos tranchées, mais ils en ont été chassés aussitôt. Les pertes de l'ennemi sont grandes.

Le communiqué autrichien

ZURICH, 16 janvier. — Les dépêches officielles de Budapest s'expriment ainsi :

FRONT ORIENTAL. — Front de Mackensen : Dans l'après-midi d'hier, l'ennemi est sorti en masses considérables de ses positions de la tête de pont de ... sur le Sereth. Son attaque a été brisée par le feu de l'artillerie allemande. Le soir, il a pu pénétrer sur certains points dans nos tranchées, mais il a été immédiatement rejeté par une contre-attaque.

Front de l'archiduc Joseph : Les Russes et les Roumains ont exécuté de fortes attaques entre la Susita et la vallée du Casinu, contre le groupe du général de Ruiz ; ces attaques ont été partout repoussées. Sur une hauteur au sud du Casinu, à la suite d'une contre-attaque, l'ennemi a laissé entre nos mains 2 officiers et 200 hommes.

Près du tunnel de Mesteranesci, des détachements de reconnaissance austro-hongrois ont franchi la ligne avancée ennemie et ont pénétré jusqu'à la position principale russe d'où ils ont ramené 20 prisonniers.

Front du prince de Bavière : Rien à signaler.

FRONT ITALIEN. — Sur le front du Carso l'activité continue.

FRONT SUD-ORIENTAL. — La situation est sans changement.

L'Amérique ne reconnaît pas le royaume de Pologne

ZURICH, 16 janvier. — Le Czas, de Cracovie, annonce :

« Le 6 janvier, M. de Solo, consul des Etats-Unis à Varsovie, a réuni chez lui tous les consuls des Etats neutres pour leur annoncer que sur les ordres de son gouvernement il ne pourrait pas reconnaître, d'ici à la fin de la guerre, le royaume de Pologne. Cependant, pour les affaires politiques, il traiterait le gouvernement polonais ainsi que le Conseil d'Etat de Pologne comme tout autre Etat européen. »

LA BELGIQUE MARTYRE

Un député belge déporté

LE HAVRE, 16 janvier. — Le député belge Paul Boel, représentant l'arrondissement de Soignies, ayant été jugé suspect de patriotisme belge, a été déporté en Allemagne et transféré au camp des officiers prisonniers à Petresloh.

De nombreux déportés meurent de faim

LE HAVRE, 16 janvier. — Les Allemands avaient déporté les citoyens du Luxembourg belge dont ils ne pouvaient tirer aucun travail ; mais ils durent bientôt les renvoyer dans leurs foyers. Or, pendant leur trajet de retour, dix-sept civils d'âges différents sont morts dans les wagons ; on ne leur avait rien donné à manger, ni à l'aller, ni au retour, ni pendant leur court séjour en Allemagne.

Ils sont littéralement morts d'inanition.

Un cas analogue s'est produit à Biaches :

De nombreux étudiants déportés en Allemagne avaient été contraints de travailler sous des tunnels et dans des mines. A leur retour des chantiers, ces malheureux, couverts de sueur, étaient parqués dans des locaux humides et infects, où ils ne tardèrent pas à contracter de graves maladies. On dut les rapatrier, mais trois d'entre eux sont morts en cours de voyage.

Une protestation d'intellectuels suédois contre les déportations belges

STOCKHOLM, 16 janvier. — Environ 160 hommes et femmes suédois bien connus, savants, lettrés, artistes, médecins, politiciens et autres intellectuels, publient une protestation chaleureuse et énergique contre les déportations de Belgique, qui revêtent à leurs yeux le caractère du coup le plus grave et le plus écrasant qui ait frappé ce peuple malheureux.

Ils disent : Bien qu'étant neutres, nous comprenons qu'un peuple qui croit se battre pour son existence ne doit pas être jugé selon le même esprit que pendant la paix. Nous trouvons toutefois qu'une nation, même si elle se croit dans la plus grave nécessité, ne doit pas se mettre au-dessus des devoirs qui ont été créés par le développement d'une culture de plusieurs siècles.

Les signataires expriment leur profonde sympathie pour le peuple belge dans sa lutte pour la vie, ainsi que l'espoir que les meilleures forces du peuple allemand feront de leur mieux pour apporter une modification à ces circonstances.

On relève parmi les signataires les noms du baron d'Adelswaard, ancien ministre, de M. Branting, leader socialiste, du professeur Arrhenius Nobel, du député baron Palmstierna, etc.

Le conseil des ministres délibère sur la revision des exemptés et réformés

Les membres du comité de guerre se sont réunis, hier matin, à l'Elysée, sous la présidence de M. Poincaré.

Après le comité de guerre, les ministres ont tenu leur conseil habituel du mardi et se sont occupés de la situation diplomatique, militaire et navale.

Les ministres ont commencé l'examen de la question des exemptés et réformés ; cet examen s'est continué dans un conseil qui a été tenu dans la soirée.

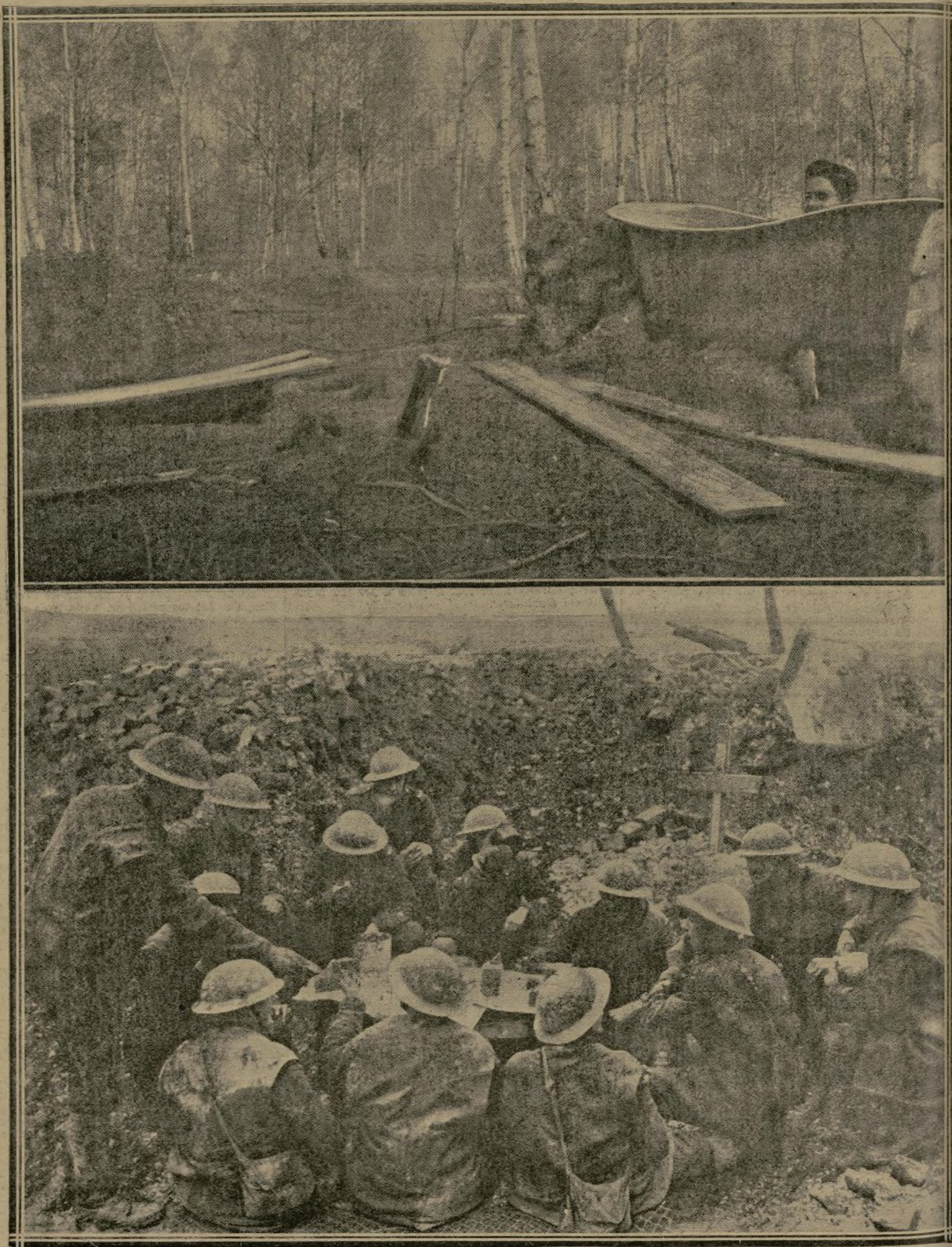
LA SEINE BAISSE

Hier matin, le service hydrométrique enregistrait la cote de 4 m. au pont de la Tournelle, au lieu de 4 m 16 avant-hier.

La baisse paraît devoir s'effectuer régulièrement grâce au temps sec qui se maintient et sans être optimiste, on peut envisager la décrue de la Seine comme prochaine.

A Nogent-sur-Seine, le fleuve est encore en hausse et marque 2 m. 90 au pont Peyronnet.

Sous le bombardement les Anglais restent flegmatiques



Le sang-froid des "Tommies" est aussi proverbial que la gaie crânerie de nos troupiers. L'un d'eux est vu ici prenant tranquillement son bain, en plein air, dans une baignoire trouvée parmi les ruines d'un village de la Somme. Les autres se sont installés dans un trou d'obus, près de la tombe d'un camarade, pour y déjeuner le plus confortablement possible. Et l'on peut être assuré que le bombardement quotidien n'altère en rien leur appétit de boys sportifs et bien portants.

Comment les Italiens accèdent à la « Première Tofana » conquise



Pour enlever le château construit à 2.800 mètres d'altitude par les Autrichiens sur le rocher dit « Première Tofana », le génie italien eut recours, en juillet dernier, à une mine d'une puissance formidable qui détruisit complètement cette position. Ce château était une très importante prison que les Autrichiens avaient, depuis l'entrée en guerre de nos alliés, fortifiée suivant les procédés modernes. On voit, au flanc du rocher, l'échelle primitive qui permet de grimper au sommet.

A LA CHAMBRE

Un premier débat
sur l'affaire des carbures

M. Viviani affirme que le gouvernement a fait tout son devoir

Un premier débat s'est engagé hier à la Chambre sur l'affaire dite des carbures, à propos de laquelle une inculpation grave a été relevée contre des industriels qui, usant de leur droit légal, sont actuellement en instance devant la cour de cassation pour obtenir l'annulation de la procédure d'instruction.

M. Bokanowski, député de la Seine, demandait à interpellier sur les mesures que compte prendre le gouvernement pour assurer, dans cette affaire, le libre cours de la justice, trop lente à son gré.

Comme M. Paul-Meurier avait déposé, sur le même objet, une interpellation dont la discussion était déjà fixée au 9 février, M. Viviani, garde des Sceaux, demanda que celle de M. Bokanowski lui fût jointe.

Très applaudi sur de nombreux bancs, M. Bokanowski s'étonna de voir le gouvernement demander l'ajournement :

Avons-nous tort de nous étonner des lenteurs du parquet ? Si enfin il est révélé par l'instruction que des faits caractérisés de relations avec l'ennemi continuent actuellement avec l'assentiment et la protection du gouvernement, ne pouvons-nous demander compte à ce gouvernement des raisons sérieuses qu'il peut avoir d'agir ainsi ?

Avec véhémence, M. Viviani protesta contre ce langage, déclarant qu'il ne saurait accepter des observations qui tendraient à faire croire que des entraves ont été apportées au libre cours de la justice.

Il n'en est rien, affirma-t-il nettement. En juillet 1915 et en janvier 1916, j'ai fait ouvrir moi-même deux instructions et, il n'y a pas deux mois, c'est moi qui, après l'étude d'un dossier qui n'a pas moins de 1.000 coles, ai pris la responsabilité d'ouvrir de nouvelles inculpations autrement hautes et graves que les précédentes.

Sur cette grave affaire, il s'est greffé un incident de procédure. Usant de leur droit, les prévenus ont transporté le litige devant la Cour de cassation. M. Viviani rappela ces faits, déclarant qu'il avait demandé au procureur général de hâter l'instruction.

M. Bokanowski revint à la charge, alléguant qu'il s'agissait de haute trahison et qu'il fallait calmer l'opinion publique, saisie de la question par la presse. La Chambre ne s'en rangea pas moins à l'avis du garde des Sceaux et fixa les deux interpellations au 9 février.

La Chambre a repris ensuite la discussion du projet relatif à la réparation des dommages de guerre, interrompue en fin novembre avant les séances du comité secret.

Séance aujourd'hui pour les permissions agricoles.

Léopold BLOND.

L'utilisation des troupes de couleur
en Europe

Une protestation des députés coloniaux contre les termes de la note allemande.

MM. Diagne, député du Sénégal; Boisneuf et Candace, députés de la Guadeloupe, se sont émus du passage de la note allemande visant la présence des troupes noires en Europe, dans les rangs de l'armée française. Après avoir eu, à ce sujet, une conversation avec le président du Conseil, ils ont déposé, hier, sur le bureau de la Chambre, la motion suivante :

« La Chambre des députés, interprète fidèle des sentiments unanimes de la nation, affirme sa résolution de poursuivre, de plus en plus efficacement, envers les populations coloniales, la généreuse politique d'association qui continuera à assurer leur incorporation progressive dans l'unité nationale et fortifiera l'union toujours plus étroite de tous les territoires sur lesquels flotte le drapeau de la France.

« Elle proteste hautement contre la prétention des négriers allemands, de ceux qui, à cette heure même, traitent en véritables esclaves les malheureux habitants des pays envahis par leurs armées, de vouloir exclure les troupes de couleur des champs de bataille où se joue, avec le sort de la patrie, celui de la civilisation et de la liberté du monde.

« Elle envoie à tous les défenseurs du pays, sans distinction d'origine, de race ou de couleur, le témoignage de son admiration et de sa profonde reconnaissance. »

Cette protestation a été signée par tous les députés des colonies.

La documentation sur la guerre, la plus complète, la plus exacte, est fournie par la collection d'« Excelsior ». Demander conditions spéciales à nos bureaux.

TRIBUNAUX

M. Baumann contre "l'Action Française"

Les débats du procès intenté par M. Baumann, ancien administrateur-délégué de la « Société des Grands Moulins de Corbeil », contre l'Action française et M. Léon Daudet, se sont poursuivis, hier, devant la huitième chambre du tribunal correctionnel.

A la précédente audience, M^e de Roux, au nom de l'Action française, avait soutenu et développé des conclusions tendant à l'incompétence du tribunal correctionnel, en invoquant le caractère de fonctionnaire de M. Baumann.

Hier, M^e de Monzie, au nom de M. Baumann, a soutenu la compétence du tribunal en arguant que ni le livret militaire de son client ni aucun acte officiel ne faisait mention d'une nomination de M. Baumann à un titre quelconque. En réalité, le plaignant fut désigné verbalement par M. Duening, intendant général, directeur du ravitaillement de Paris, comme magasinier-comptable des Moulins réquisitionnés, en tant qu'usines. En quelque sorte, M. Baumann, désigné comme séquestre, conservait sa situation d'avant-guerre et ne devenait nullement agent du Trésor.

C'est ainsi que les opérations qu'il effectuait pour le compte de l'Etat s'élevaient à 600.000 francs — pour frais industriels — alors que celles entreprises pour les Grands Moulins atteignaient 54 millions.

La maison Voisin diffamée

La maison d'aéroplanes Voisin avait organisé parmi son personnel, depuis le début des hostilités, une Association amicale pour venir en aide aux ouvriers de l'usine mobilisés et à leurs familles.

Un ancien ouvrier, Jean-Baptiste Porchet, mena une violente campagne contre la gestion de cette œuvre. MM. Voisin poursuivaient, hier, devant la correctionnelle M. Porchet en diffamation. Ce dernier a été condamné à 200 francs d'amende et au franc de dommages-intérêts que réclamait le demandeur.

Un faux héros

Le soldat Alfred Pinodan, du 270^e d'infanterie, avait disparu, le 2 juillet dernier, des tranchées de Châtan-court.

Le 26 novembre, il était arrêté à Paris, dans une usine où il travaillait, pour avoir volé des papiers à des camarades.

Pinodan raconta qu'il avait été fait prisonnier au Mort Homme le 2 juillet et transféré au fort de Vaux, d'où il avait réussi à s'évader le 6 août.

Pour son malheur, un juge du 3^e conseil de guerre, devant lequel il comparait, hier, se trouvait à cette époque dans le voisinage du fort. Les questions posées par l'officier convainquirent Pinodan de mensonge.

Il fut condamné à huit ans de détention et à la dégradation militaire pour désertion devant l'ennemi et vol.

Nouvelles parlementaires

L'organisation de l'Alsace

La première sous-commission de l'armée (personnel) a adopté hier un rapport de M. Henri Galli sur l'organisation de l'Alsace et un rapport de M. Louis Mourier sur les effectifs algériens.

A la commission d'assurance et de prévoyance sociales

M. Lenoir a été élu, hier, président de la commission d'assurance et de prévoyance sociales, en remplacement de M. J.-L. Breton, nommé sous-secrétaire d'Etat.

La vie chère et les fonctionnaires

M. Ribot, ministre des Finances, a déposé, hier, un projet de loi relatif à l'attribution d'allocations pour cherté de vie, aux fonctionnaires civils de l'Etat.

LE PRIX DU SUCRE

Les nouveaux droits appliqués depuis le 1^{er} janvier sur le sucre semblent avoir eu comme conséquence inattendue d'unifier le prix du sucre sur tout le territoire. Devant les abus de certains épiciers qui prétendaient vendre le sucre 1 fr. 75, 1 fr. 85, voire même 2 francs le kilo, les préfets n'ont pas hésité à prendre des arrêtés taxant cette denrée.

C'est ainsi que les préfets de la Drôme, du Tarn, de la Haute-Garonne, du Rhône, de la Seine-Inférieure et de l'Aude, pour ne citer que ces départements, ont uniformément taxé le sucre aux prix suivants :

Sucre raffiné, cassé, scié, 1 fr. 65 le kilo; sucre en pain ou cassé irrégulier, 1 fr. 60; sucre cristallisé ou granulé, 1 fr. 55; sucre roux, 1 fr. 50.

Par dérogation, le préfet de la Drôme autorise une majoration de 0 fr. 05 par kilo pour toute commune se trouvant hors d'un rayon de 5 kilomètres de toute voie ferrée.

D'autre part, le préfet du Rhône interdit aux marchands de subordonner la vente du sucre à l'achat d'autres denrées.

Les autorités préfectorales paraissent devoir tenir la main à l'exécution des décrets. A Narbonne, des procès-verbaux ont été dressés contre neuf épiciers qui, malgré la taxe, vendaient leur sucre 1 fr. 70 et 1 fr. 80 le kilo.



FERNET-BRANCA

Spécialité de

FRATELLI BRANCA-MILAN

AMER TONIQUE, APÉRITIF, DIGESTIF

LA MEILLEURE LIQUEUR HYGIENIQUE

se prend avec

de l'eau, du café, sirop, siphon, etc.

AGENCE A PARIS, 31, RUE ETIENNE-MARCEL

BLOC-NOTES

LA JOURNÉE

Fête à souhaiter : aujourd'hui mercredi, SAINT ANTOINE.

— A 3 heures : séance à la Chambre des députés.

NOUVELLES DES COURS

— La reine de Suède est arrivée à Berlin, en route pour Carlsruhe.

Elle était attendue à la gare par la princesse Auguste-Wilhelm.

CORPS DIPLOMATIQUE

— S. Exc. M. Paul Cambon, ambassadeur de France en Angleterre, est de retour à Londres, venant de Paris.

— Le ministre des Etats-Unis aux Pays-Bas, M. Van Dyke, a quitté La Haye pour Flessingue.

BIENFAISANCE

— Une formation sanitaire pour tuberculeux aveugles et borgnes vient de se fonder à Menton, dans la villa des Rosiers, ancienne habitation de S. M. la reine Victoria, mise à la disposition de l'Aide aux aveugles de guerre, par la comtesse Orloff-Dawidoff. Cet hôpital fonctionnera par les soins de la Société des secours aux blessés militaires et sera soutenu par le ministère de l'Intérieur.

Pour les demandes d'admission, s'adresser au comte de Waresquiel, délégué de l'Aide aux aveugles de guerre, 2, rue Balzac.

DEUILS

Morts pour la France :

GEORGES COLLARD, capitaine au 32^e d'infanterie. — RENÉ PAQUERON, lieutenant au 2^e d'artillerie. — ANDRÉ FRÉMONT, sous-lieutenant d'infanterie. — ALFREDO LÉTIENNE, maréchal des logis au 5^e d'artillerie. — EUGÈNE HÉRIARD DUBRECHIE, maréchal des logis au 58^e d'artillerie. — BERNARD-LOUIS RIGAUT, du 2^e d'infanterie, détaché à l'état-major de la 1^{re} brigade. — PIERRE MILLER, fils de l'oculiste bien connu.

— Les obsèques du lieutenant-aviateur Georges-Xavier Bédora, décoré de la croix de guerre, chevalier de la Légion d'honneur, mort à l'âge de trente ans, en service commandé lors de la fausse alerte des zeppelins, ont eu lieu hier après-midi. Dans l'assistance, remarqué : le général Dubail, gouverneur militaire de Paris; le commandant Leclerc, chef du service aéronautique au C. R. P.; le capitaine Picheral, chef d'escadron; le commandant Van Ypersele, délégué par la place belge à Paris, et une délégation d'officiers et de soldats du centre d'aviation du Bourget.

Nous apprenons la mort :

De M. Bertulus, conseiller à la Cour d'appel de Paris, décédé âgé de soixante-six ans. On n'a pas oublié qu'il a joué un rôle important au cours des diverses instances relatives à l'affaire Dreyfus.

De M. Léon Bosquet, directeur de la Société navale de l'Ouest, trésorier du Comité central des armateurs de France, du Syndicat des armateurs du Nord et de la Conférence des armateurs au cabotage national, chevalier de la Légion d'honneur, décédé en son domicile, avenue de Wagram, 78.

De M. Hochet, maire du troisième arrondissement de Paris, décédé à soixante-quatorze ans, en son domicile, 23, boulevard Saint-Martin.

Du général de brigade en retraite Guillet, grand officier de la Légion d'honneur, décédé à soixante-treize ans.

De Mme Gaston Paris, veuve du membre de l'Académie française, décédée à soixante-quatre ans, en son domicile, rue de Sèvres.

Du docteur Philippe Poirrier, professeur au lycée Montaigne, ancien président de l'Union démocratique pour l'éducation sociale, décédé à soixante ans.

De M. Manuel Ocantos, frère du ministre de la République Argentine à Copenhague, décédé à Paris.

De la baronne de Vaufréland, née Foster-Barham.

De M. Sadia Oualid, décédé à Alger, à soixante-deux ans, père de l'officier interprète attaché au cabinet de M. Albert Thomas, ministre de l'Armement.

L'ACTION FINANCIÈRE

LES MUNITIONS NÉCESSAIRES

La persévérance de notre effort, le patriotisme esprit de solidarité avec lequel nous concourons tous à l'œuvre de salut commun impressionnent un ennemi qui avait mis ses meilleures chances de succès dans la réussite rapide de son agression.

Alors que la prolongation de la lutte nous permet d'accroître notre puissance et nos moyens d'action elle épuise certaines ressources de l'ennemi et crée chez lui des difficultés.

Cette situation explique des tentatives en vue de réaliser les avantages qu'il détient.

Plus nous intensifions notre action financière, plus vite nous obtiendrons la décision que nous recherchons.

Affirmons donc d'un unanime élan notre volonté de vaincre en apportant au pays, un concours toujours plus empressé par l'achat de Bons de la Défense Nationale, nous pouvons ainsi assurer à nos économies un placement temporaire des plus avantageux.

Ces Bons sont de 100 fr., 500 fr., 1.000 francs et au-dessus, et rapportent 4 % à l'échéance de 3 mois et 5 % à l'échéance de 6 mois ou un an.

L'intérêt est payable d'avance.

C'est pourquoi en achetant un Bon de 100 francs on n'a à verser que 95 francs si on le prend à échéance d'un an, 97 fr. 50 s'il est à échéance de six mois et 99 francs s'il est remboursable dans trois mois.

Les deux apaches

Une école maternelle sur la lisière, entre un quartier excentrique et un quartier bourgeoisement habité.

Avant la guerre, la directrice se flattait de n'avoir pas d'élèves trop pitoyables, — mais, actuellement, la population scolaire est très mélangée. Ce côté nord de Paris a vu s'accroître progressivement le nombre de ses habitants indigents : évacués, réfugiés, dépayés de toutes sortes, si bien que le trop-plein des écoles pauvres se déverse dans l'ex-école privilégiée.

« Mademoiselle », l'institutrice des « moyens », âgée de trois à cinq ans, est une jeune fille de bonne famille : vingt ans, brune, le profil et la coiffure d'une muse romantique. Elle avait acquis le brevet supérieur à titre décoratif, — mais, aujourd'hui, elle est bien contente qu'il lui permette d'accomplir une tâche utile et généreuse.

Or, un matin, Tuteur et Milo arrivent dans sa classe, en se tenant drôlement par le bras : mal peignés, figures pointues, décolorées, carcasses de chats fagotés de frusques grisâtres, guibolles minuscules traînant des chaussettes et des galoche trop grandes ; ce ne sont pas deux frères, mais deux « poteaux » qui habitent le même garni avec leurs mères. Ils ont cinq ans et ils ont déjà fait tant d'écoles depuis leur âge d'admissibilité, qu'ils entrent dans celle-ci comme chez eux : « Bonjour ! nous v'là ! »

En les voyant s'annoncer ainsi, le nez en l'air, la bouche narquoise, les yeux hardis, Mademoiselle — d'habitude si vite apitoyée, — fronça les sourcils et murmura à part soi :

— Oh ! les deux apaches !

Certes, Milo et Tuteur sont loin d'être des rupins ; par exemple, la leçon de choses usuelles révèle qu'ils n'ont pas encore contemplé, dans aucune de leurs résidences, ce local de luxe qui s'appelle : une cuisine...

Mais, tout bien examiné, Mademoiselle est bien forcée de reconnaître que Milo et Tuteur ne valent pas moins que leurs congénères. Au cours des créations, elle a beau guetter, impossible de les surprendre en flagrant délit de méchanceté. Frénétiques et brailards, ils se battent avec les camarades, dans la mesure nécessaire (il faut bien vivre), — mais, signe très caractéristique, ils ne battent pas les filles...

Alors ?... Alors, sans autre motif que la mauvaise impression première, elle continue à les appeler intérieurement : les deux apaches, — et c'est elle-même qui, en étant « différente » avec eux, les rend différents des autres.

Oh ! presque rien, la différence d'être de Mademoiselle et la différence d'être de Milo et de Tuteur.

Mademoiselle, si bonne par nature avec tous, n'est bienveillante avec Milo et Tuteur qu'en s'efforçant ; et, au moindre trouble de la discipline, — d'une impulsion irréfléchie, souvent injuste, — le regard sévère, la voix brusque, — elle accuse les deux apaches : Milo ! Tuteur ! vilains polissons !

Ceux-ci, doués comme tous les enfants d'une merveilleuse intuition, se rendent parfaitement compte de leur « mise à part ». Ils n'en souffrent pas à proprement parler, mais ils se tiennent sur la réserve. Dans la classe, — cherchez les deux apaches, — on les distingue facilement de l'ensemble : quand Mademoiselle parle, ils sont moins « à elle » que les soixante autres enfants ; et ils sont seuls à la quitter des yeux pour porter, par intervalles, des regards envieux à droite et à gauche...

La visite périodique du délégué cantonal. Il avise les deux apaches,

A Milo :

— Qu'est-ce qu'il fait, ton papa ?

— Il est tué.

— Et ta maman ?

— Elle fait des obus.

Aux mêmes questions, Tuteur fait les mêmes réponses.

Vous connaissez le cœur féminin. Il n'y a plus d'apaches, il y a deux pauvres orphelins que Mademoiselle se met à couvrir plus affectueusement que ses autres élèves.

Elle a des remords : la nouvelle du double malheur date de quinze jours et les deux petits ont gardé, devant elle, leur air habituel. Quelle preuve de son peu de sollicitude !

De fait, ils changent, dès que Mademoiselle change à leur égard ; ils prennent un visage triste, pensif, — dans la cour de récréation, ils ne jouent

plus, ils restent auprès d'elle, accrochés à son tablier. Dans la classe, — cherchez les deux orphelins, — maintenant, on les distingue de l'ensemble par l'espèce d'anxiété qui les tient tendus constamment vers la maîtresse.

~*~

A la réunion des dames patronnesses, la directrice expose en détail le cas des deux apaches. Est-il rien de plus émouvant que la psychologie enfantine ? Voyez ce développement de la sensibilité par l'effet de la pitié affectueuse : sans paroles directes, sans explication, précisément parce qu'on les rendait plus heureux, Milo et Tuteur se sont pénétrés de la haute tristesse filiale ; ils ont senti, mieux qu'avant, le sacrifice de leur père, le deuil de leur mère, leur propre malheur.

Les voici posés à côté l'un de l'autre, dans le cabinet de la directrice ; on les laisse à eux-mêmes pendant un instant, on feint de ne pas s'occuper d'eux. Rien ne les influence ; tête baissée, mains inertes sur les genoux, on dirait qu'ils considèrent en dedans d'eux-mêmes de grandes choses douloureuses : le jamais-plus, la séparation éternelle, l'injuste, la cruelle fatalité.

Une des dames vient s'asseoir devant eux.

— Vous avez du chagrin, mes pauvres enfants !

Milo a beaucoup plus le don de la parole que Tuteur ; il répond seul :

— Oh ! oui, Madame, on a du chagrin.

Une grimace approbative contracte la figure de Tuteur.

La dame continue :

— Et vous comprenez le chagrin de vos pauvres mamans ?

Milo, pas très fixé :

— On les voit pas beaucoup ; tout le temps à l'usine.

— Mais, enfin, elles pleurent ? insiste la dame.

— Tuteur fait un signe que Milo traduit avec simplicité :

— Non ; elles ont pas le temps.

Un silence. L'admiration des auditrices augmente encore. Une autre dame s'approche :

— Ainsi, vous avez comme ça, tout seuls, du chagrin, à cause de vos pauvres papas tués à la guerre, qui ne reviendront plus...

Les deux copains réfléchissent, communiquent entre eux, du regard. Puis, Milo résigné, presque indifférent :

— Y avait longtemps, longtemps qu'il était parti, papa, et le sien, à Tuteur aussi... A force de faire la guerre, ça devait leur arriver...

Il apparaît clairement que la catastrophe ne les affecte guère et leur physionomie en montre la raison : le souvenir du père est déjà lointain, — et puis, ils ont l'habitude de jouer à la guerre ; c'est normal, c'est nécessaire que l'on y soit tué ; ni la mort, ni le simulacre ne leur paraissent terribles. De voir que les camarades de jeu se relèvent quand ils ont assez fait les tués, peut-être se figurent-ils vaguement que, pour les vrais soldats, tués de vrai, la mort ne dure pas non plus indéfiniment...

Bon. Mais pour le coup la directrice intervient :

— Alors qu'est-ce qui vous fait tant de peine à tous deux ?

Ils présentent, ouverte tant qu'ils peuvent, leur figure désolée ; et la réponse à donner est tellement naturelle que cette fois la parole va illico à Tuteur :

— Eh bien ! eh bien ! c'est Mademoiselle !

Et Milo commente :

— Avant, elle nous regardait pas... elle nous parlait pas...

Et l'on devine la déduction, à la façon dont ils reniflent en secouant la tête par saccades : « Faut-il qu'elle en ait des malheurs pour être devenue si bonne avec nous ! »

Tuteur trouve décidément à s'exprimer, le cœur aidant ; il ajoute :

— Alors on a de la peine qu'elle a de la peine.

Milo soupire :

— On dirait qu'elle a personne que nous pour se consoler... mais on sait pas quoi faire...

Et ils alternent leurs aveux :

— On sait pas quoi que c'est qu'on y donnerait bien...

— Dans la classe, on la surveille bien...

— A la récréation, on la garde, nous deux, — pendant que les autres jouent...

— On a peur...

— On a peur qu'elle pleure !

Et les deux petits misérables, palpitants, hagards, semblent appeler au secours, semblent offrir leur souffle, leur malheureuse chair : mes bonnes dames, faites d'eux ce que vous voudrez, — mais que cette épouvante n'arrive pas, qu'ils voient pleurer Mademoiselle !

THÉÂTRES

« CRAINQUEBILLE » ET « SERVIR » A LA GAITE

Hier a eu lieu, à la Gaité, la première représentation (reprise) de *Servir*, la pièce patriotique de M. Henri Lavedan, qui fut créée au théâtre Sarah-Bernhardt, le 7 février 1913, avec un succès dont on n'a point perdu le souvenir. Son principal interprète, M. Lucien Guilty, a retrouvé la vigueur incomparable qu'il mit dans le rôle de l'énergique colonel Eulin.

Malgré l'intérêt qu'elle emprunte aux événements actuels, et précisément à cause de ceux-ci, on peut dire de ces deux actes qu'ils ont un peu vieilli. Entre la conception que nous avions de la guerre et la réalité que le drame nous imposa, il y a des distances franchissables. La campagne du Maroc, si dure qu'elle puisse être pour ce père qui a perdu là-bas le fils qui le continuait le mieux, y apparaît un peu lointaine, avec des apparences de jeu simple et cruel. La vertu de la fameuse poudre verte qui doit briser les intentions de l'ennemi, écarter la menace de sa mobilisation ou semer dans ses rangs l'effroi et le désordre est jugée fort anodine avec un sourire un peu triste par ceux qui n'ont pas oublié les légendes des premiers jours de la guerre.

Le côté un peu mélodramatique de la pièce s'accuse davantage : la vie est tellement plus tragique et plus simple ! Même le conflit aigu entre ces deux consciences si opposées : celle du père, soldat malgré tout, et celle du fils qui met les œuvres de la paix au-dessus des nécessités de la guerre, atteint moins rapidement la sensibilité du public. On a vu tant de choses depuis trois ans que les apêtrés de la scène ne souffrent pas qu'on les confronte avec les réalités que tout le monde a regardées ou vécues.

Par contre, le sentiment patriotique qu'exalte le colonel Eulin, cette inflexible ferveur que traduit le verbe *servir*, fait oublier pour beaucoup les rides de cet ouvrage d'avant-guerre.

Après de M. Lucien Guilty, c'est M. Max Barbier qui a joué hier le rôle du fils, et Mme Jeanine Zorelli celui de la mère.

Les trois tableaux de *Crainquebille*, le chef-d'œuvre d'humanité, de tendresse et d'ironie de M. Anatole France ont permis à M. Lucien Guilty de montrer dans la même soirée deux formes différentes de son talent si plein d'équilibre et de sûreté. — P. B.

L'abondance des matières nous force à renvoyer à demain la Petite gazette de la Comédie de notre collaborateur Emile Mas.

Aux Matinées nationales. — Dimanche 21 janvier, à 2 h. 30, à la Sorbonne, quatorzième Matinée nationale avec le concours de Mlle Renée du Minil, de la Comédie-Française ; Mlle Lyse Charny, de l'Opéra ; Mlle Eugénie Bruneau, de l'Opéra-Comique ; M. Rodolphe Piamondon, de l'Opéra ; M. Félix Huguenet, Mlle Renée Lénard, professeur au Conservatoire. M. Edmond Rostand, de l'Académie française, dira : *le Vol de la Marcellaise*.

Allocation de M. L.-L. Klotz, député, ancien ministre.
La première de ce soir. — Au Théâtre Edouard-VII, ce soir, à 8 h. 45, première de *Son petit frère*, opérette en deux actes de M. André Barde, musique de M. Charles Cuiviller, avec Mlle Marguerite Deval, Pretty Mirtyll, MM. Henri Defrey et Pollin dans les principaux rôles.

MERCREDI 17 JANVIER

La matinée

Grand-Guignol. — A 2 h. 30, *Le Laboratoire des hallucinations*.

La soirée

Opéra. — Jeudi, à 7 h. 30, *Rigoletto*, les *Abeilles*.
Comédie-Française. — A 8 heures, *la Fille de Roland*.
Opéra-Comique. — Jeudi, à 7 h. 30, *Manon*.
Odéon. — A 7 h. 45, *Nos bons villageois*.
Trianon-Lyrique. — A 8 heures, *Véronique*.
Antoine. — A 8 h. 30, *le Crime de Sylvestre Bonnard*.
Athénée. — A 8 h. 15, *Je ne trompe pas mon mari*.
Bouffes-Parisiens. — A 8 h. 15, *Jean de La Fontaine*.
Châtelet. — A 8 heures, *Dick, roi des chiens policiers*.
Th. Edouard-VII. — A 8 h. 45, *Son petit frère*.
Gaité. — A 7 h. 45, *Crainquebille*, *Servir*.
Grand-Guignol. — A 8 h. 30, *Le Laboratoire des hallucinations*.
Gymnase. — A 8 h. 15, *la Veille d'Armes*.
Nouvel-Ambigu. — A 8 h. 30, *Mam'zelle Nitouche*.
Th. Michel. — A 8 h. 45, *Bis !*.
Palais-Royal. — A 8 h. 30, *Madame et son filleul*.
Porte-Saint-Martin. — A 7 h. 30, *Cyrano de Bergerac*.
Sarah-Bernhardt. — A 8 h., *l'Aiglon* (sauf lundi et vendredi).
Apollo. — A 8 heures, *les Maris de Ginette*.
Capucines (tél. Gut. 36-40). — A 8 h. 30, *Crème-de-Menthe*.
Allo ! revue ; la Clef ; Aux chandelles.
Réjane. — A 7 h. 45, *l'Oiseau bleu*.
Reinassance. — A 8 heures, *la Guerre et l'Amour*.
Scala. — A 8 heures, *la Dame de chez Maxim*.
Variétés. — A 8 h. 15, *Moune* (Max Dearly, Jane Renouardt).

MUSIC-HALLS, ATTRACTIONS, CINEMAS

Olympia (Central 44-68). — A 2 h. 30 et 8 h. 30, redettes et attractions.
Ba-Ta-Clan. — A 8 h. 30, *la Revue anticafardiste*.
Gaumont-Palace. — A 2 h. 20 et 8 h. 15, *la Petite amie*. Loc. 4, rue Forest, 11 à 17 h. Tél. Marcadet 16-73.

COURS ET CONFÉRENCES

À l'Université des « Annales » (51, rue Saint-Georges, Paris). — Aujourd'hui mercredi 17 janvier, à 2 h. 30, *La Fontaine et la Comédie humaine*, conférence par M. Jean Richepin, de l'Académie française.

À l'Université des « Annales ». — Il faudra lire dans le *Journal de l'Université des Annales* la conférence si pittoresque, si curieuse, si amusante de M. André Lichtenberger sur le Maroc et la foire de Féz. On y verra l'utilité de ces manifestations qui imposent aux indigènes le sentiment de notre force française et de notre puissance commerciale (51, rue Saint-Georges).

Epilepsie

MALADIES NERVEUSES
amélioration progressive et guérison
SOLUTION LAROTENNE 50 ans succès
Ph^o DUREL, 7, B^o Denain Paris.

SITUATIONS

Brochure envoyée franco.
PIGIER, Boulevard Poissonnière, 19

Ayuntamiento de Madrid
Leon Fraple.

FAITS DIVERS

Le naufrage du remorqueur « 95 »

Nous avons annoncé, hier, qu'un bateau chargé de sucre et venant du Havre avait coulé en Seine sous une des arches du pont de Suresnes.

Voici, à propos de cet accident, les renseignements fournis par la Compagnie des Bateaux parisiens :

« Avant-hier, la Compagnie envoyait chercher à Saint-Denis, aux Chantiers de la Loire, un bateau, le n° 84, qui était en transformation. Le n° 95 était chargé de le remorquer. Quand les deux bateaux arrivèrent, vers 6 h. 12 du soir, à la hauteur du pont de Suresnes, le 95 heurta une pile du pont et coula.

« Il n'y avait aucune marchandise à bord ; les dégâts sont purement matériels, le 84 n'a aucune avarie ; il n'y a aucun accident de personne. »

Asphyxie accidentelle. — Hier matin, vers sept heures et demie, Mlle Yvonne Lambert, âgée de vingt-deux ans, domestique, a été trouvée morte dans la chambre qu'elle occupait chez son maître, M. Salvadori, industriel, 123, rue d'Alésia.

D'après les constatations faites par M. Kontzler, commissaire de police, le décès doit être attribué à des émanations de gaz provenant d'un radiateur en mauvais état.

DEPARTEMENTS

L'ouragan dans le Midi. — MARSEILLE. — Un terrible vent du nord a déchainé, la nuit dernière, sur Marseille et ses environs, une tempête d'une exceptionnelle intensité. Pendant plus de huit heures, une pluie, mêlée de grêle, a fait rage.

La mer est démontée. L'ouragan s'est étendu sur tout le littoral ouest de la Méditerranée et de nombreux sinistres sont à craindre.

Actuellement la pluie a fait place à la neige, qui tombe drue et sans arrêt, non seulement dans notre département, mais dans le Vaucluse, le Gard et l'Hérault. De ce fait, les trains subissent de très grands retards.

LES SPORTS

AVIATION

L'Académie des sports accorde son prix à Guynemer. — Dans sa séance du 15 janvier 1917, l'Académie des sports a décerné à l'unanimité son grand prix de 10.000 francs pour 1916 (fondation Deutsch de la Meurthe) au lieutenant Guynemer, chevalier de la Légion d'honneur, décoré de la médaille militaire, titulaire de la croix de guerre avec un très grand nombre de citations. « A l'altit. 25 avions ennemis, grâce à une habile tactique personnelle mise au service d'un admirable courage. »

FOOTBALL RUGBY

Irlandais contre Australiens. — Au parc des Princes, une équipe de Neo-Zélandais rencontrera dimanche une équipe australienne. Ces deux équipes sont formées chacune de joueurs actuellement au front dans l'armée française et dans l'armée anglaise.

La Bourse de Paris

DU 16 JANVIER 1917

Aucun changement n'est à signaler dans l'orientation générale du marché. Les transactions sont toujours peu nombreuses, mais les cours conservent toute leur fermeté des séances précédentes.

En ce qui concerne nos rentes, tandis que le 3 % se borne

à maintenir tout le bénéfice de sa récente avance à 62,75, le 5 % s'améliore à 88,55.

Les fonds étrangers sont plus calmes : l'Extérieure, toutefois, s'avance à 102,70.

Etablissements de crédit sans changement. Bonne tenue des grands Chemins français, du Nord à 1.335, du P.-L.-M. à 1.005 et de l'Est à 740. Lignes espagnoles peu ou pas traitées. Quelques réalisations en Cuprifères ont ramené le Rio à 1.170, le Boleo à 990.

En banque, l'attention reste concentrée sur les Industrielles russes, qui gagnent de nouvelles fractions.

COURS DES CHANGES

Londres, 27,79 ; Suisse, 115 1/2 ; Amsterdam, 238 ; Péterograd, 170 1/2 ; New-York, 583 1/2 ; Italie, 84 ; Barcelone 622.

METALLS A LONDRES

La tonne de 1.016 kilos : Cuivre Chili disp., 130 ; cuivre liv. 3 mois, 126 ; électrolytique, 139 1/2 ; étain comptant, 188 ; étain liv. 3 mois, 187 3/4 ; plomb anglais, 31 1/2 ; zinc comptant, 45 1/2 ; argent, l'once 31 gr. 1.035, 36 d.

Le gérant : VICTOR LAUVERGNAT.

Imprimerie 19, rue Cadet, Paris. — Volunard.

PETITES ANNONCES ÉCONOMIQUES

du Mercredi et du Samedi

TARIF AU MOT

En aucun cas, EXCELSIOR ne se charge de recevoir ni de réexpédier les réponses aux « Petites Annonces ».

DEMANDES D'EMPLOI

Peinture, vitrerie, papiers peints, décors d'appartements ; ferai travaux dans bonnes conditions. Haouzi, 13, rue Pierre-Nys, Paris.

Jeune professeur, distingué, licencié, 2 langues vivantes, désire situation. Réformé guerre. CLOYS, 7, rue d'Olivet.

Demoiselle pieuse, distinguée, demande place dame compagnie. Tiendrait intérieur veuf, avec enfants. J. Couzime, 17, rue Salvand-Salhiès, Albi (Tarn).

SUCCESSIONS

AVOCAT SPECIALISTE, 4, square Maubeuge.

COURS, INSTITUTIONS

SITUATION d'avancer est obtenue après quelques mois d'études pratiques à l'école PIERRE, 33, rue de Rivoli ; 19, boulevard Poissonnière ; 17, rue de Rennes, Paris.

APPARTEMENT, MEUBLES

9, rue Greffulhe, gare Saint-Lazare, Chambres avec ou sans salon, bains, ascenseur, téléphone ; entièrement neuf.

OCCASIONS

LIVRES. Achat cher, tous genres. Bibliothèque, Dictionnaire Larousse, Partitions, Romans, etc. Bou-

quet, 6, passage Verdeau, Paris. — Prière conserver adresse.

CHIENS

Policiers dressés ou non, Fox, Boules, Loulous, Chenil National, 6, impasse des Sureau, Saint-Maurice (Seine).

Chiens policiers toutes races, dressés ou non, chiens guerre. Terrain de dressage ; leçons forfait. — BOURGEOIS, 21, boulevard Poniatowski, Paris.

Merveilleux Loulous nains, minuscules, toutes nuances et blancs nombreux prix. Chiens beauté, pelisses rares. LONGEON, Liègeux.

Bouledogues français, Policiers toutes races, Fox, SERRE, éleveur, 77, rue Moutetard, Paris. Timbre.

CHEVAUX, VOITURES

15 chevaux et juments à vendre avec ou sans harnais. Camionnage, 9, avenue Herbillon, Saint-Mandé.

AUTOMOBILES

8 CAMIONS automobiles. Vente, Achat, Location, 6, rue Raspail, Levallois-Perret.

CAPITAUX

TITRES, COUPONS, achat maximum avances. Cordier, 5, rue Laffitte, matin.

Maladies de la Femme

Toutes les maladies dont souffre la femme proviennent de la mauvaise circulation du sang. Quand le sang circule bien, tout va bien ; les nerfs, l'estomac, le cœur, les reins, la tête, n'étant point congestionnés, ne font point souffrir.

Pour maintenir cette bonne harmonie dans tout l'organisme, il est nécessaire de faire usage, à intervalles réguliers, d'un remède qui agisse à la fois sur le sang, l'estomac et les nerfs. Seule la

JOUVENCE de l'Abbé SOURY

peut remplir ces conditions, parce qu'elle est composée de plantes, sans aucun poison ni produits chimiques, parce qu'elle purifie le sang, rétablit la circulation et décongestionne les organes.



Les mères de famille font prendre à leurs fillettes la Jouvence de l'Abbé Soury pour leur assurer une bonne formation.

Les dames en prennent pour éviter les migraines périodiques, s'assurer des époques régulières et sans douleur.

Les malades qui souffrent de Maladies intérieures, Suites de couches, Pertes blanches, Règles irrégulières, Métrites, Fibromes, Hémorragies, Tumeurs, Cancres, trouveront la guérison en employant la Jouvence de l'Abbé Soury.

Celles qui craignent les accidents du RETOUR D'ÂGE doivent faire une cure avec la Jouvence de l'Abbé Soury pour aider le sang à se bien placer et éviter les maladies les plus dangereuses.

La Jouvence de l'Abbé Soury, 4 fr. le flacon toutes pharmacies ; 4 fr. 80 franco. 3 flacons 12 fr. expédiés franco gare contre mandat-poste adressé à la Pharmacie Mag. DUMONTIER, à Rouen.

(Notice contenant renseignements gratuits). 289

DIVERS

BEAUTE, secret de famille, revenant à 3 francs par mois. — Mme Ixe, 28, rue Vauquelin, Paris (5^e arrond.).

ASTROLOGIE, Graphologie, A tous renseignements par écrit naissance et écriture. Ecrire : Rachal, rue Perron, Clermont-Ferrand, où c'est exerce depuis 15 ans.

Plus d'Antipyrine ni de chills similaires à effet passager. L'Hélanthine, produit végétal retiré du Soleil

(Tournesol), par Dehargne, pharmacien, guérit névralgies de la tête. Demandez toutes pharmacies. Envoi contre mandat-poste 3 fr. 75 Laboratoire DEHARGNE, Vendôme (L.-et-C.).

GRAPHOLOGIE

CARACTERE, Aptitudes, etc. par l'écriture, 3 francs. Rien de la chiromancie, 2 à 7 heures, tous les jours, dimanches et fêtes, ou écrire : Mme Ixe, 28, rue Vauquelin, Paris (V^e).

VILLEGIATURES SUR LA CÔTE D'AZUR



CANNES

HOTEL BEAU-SITE

250 chambres. Eau courante. 100 salles de bains. Magnifique hall. Parc séculaire. Célèbre tennis. Demandez brochure.

FRUILLETON D' « EXCELSIOR » DU 17 JANVIER 1917

17

E.-M. LAUMANN et JEAN BOUVIER

L'OTAGE

Grand roman d'aventures et de guerre

PREMIERE PARTIE

LE CALVAIRE D'UNE MÈRE FRANÇAISE

VII

Germaine

Il prit une chaise, se mit au chevet de Germaine et lui tâta le pouls.

— La fièvre a disparu, reprit-il ; tout va très bien ; dans deux jours, nous pourrons courir.

A ce moment, sa servante Gertrude apparut. C'était une grande femme aux allures masculines. La moustache qui ornait sa lèvre supérieure complétait sa ressemblance avec le sexe auquel elle se flattait de ne pas appartenir.

Charpentée comme un débardeur, elle se proclamait aussi très délicate et affirmait qu'un souffle suffirait à la renverser. Mais, malgré cette conviction, elle accomplissait les plus rudes besognes comme en se jouant.

— Un cheval à l'ouvrage, disait-elle le bon curé.

Pour l'instant, Gertrude portait une petite soupière à fleurs, au-dessus de laquelle flottait une légère fumée. Rapide, elle s'approcha du lit, se mit à genoux et tendit cette soupière à Germaine qui s'en empara avec des yeux de convoitise.

— Tenez, mignonne ! Voici un potage comme n'en goûte pas notre roi ; du jarret de veau, un jaune d'œuf et de la fleur de farine ! C'est la pauvre Gertrude qui l'a fait pour le petit cœur que vous êtes !

Germaine approuvait avec de petits hochements de tête, tout en avalant le délicieux bouillon.

Le vieux prêtre la regardait faire avec une évidente satisfaction. L'ensemble formait un tableau charmant.

La cuillère racla enfin le fond de la soupière. Germaine avait tout absorbé.

— Mon potage a passé comme une hirondelle dans le ciel, s'écria Gertrude avec admiration.

Le vieux prêtre se pencha vers la petite fille.

— Vous sentez-vous maintenant assez forte pour répondre à mes questions ?

Germaine fixa le prêtre dans les yeux. La flamme de bonté simple, de bienveillance et de pitié qu'elle y lut dissipa toutes ses craintes. Elle répondit :

— Oui, monsieur le curé.

— Comment se fait-il que je t'aie recueillie, évanouie, blessée, sous la pluie, sur la route ? D'où venais-tu ?

— De Liège, monsieur le curé.

— De Liège ! Mais, ma chérie, Liège se trouve à six lieues d'ici. Tu ne peux pas venir de si loin, à pied !

— Pardon, monsieur le curé ! Je vous assure, je suis partie de Liège à 8 heures du matin, j'ai couru, marché, couru encore, puis je suis tombée.

— C'est inimaginable, dit Gertrude. Vingt-quatre kilomètres !

Le prêtre lui fit signe de se taire et reprit :

Germaine eut une hésitation. Le vieux prêtre insista :

— Il faut tout m'avouer, mon enfant. Songe, à l'heure présente, combien ta maman, ton papa, doivent être inquiets. Ce n'est pas volontairement que tu les as quittés, n'est-ce pas ?

Germaine fit un signe affirmatif.

— Est-ce Dieu possible, Seigneur ! interrompit Gertrude.

— Ainsi, reprit le vieux curé, c'est volontairement que tu as quitté ton papa et ta maman ?

— Pas ma maman, mon papa seulement.

— Pourquoi ?

— Il était méchant ; il faisait pleurer ma maman. Alors les juges, en France, avaient dit qu'il fallait me mettre en pension. On m'a mise à Saint-Germain, dans un couvent où il y avait de bonnes sœurs qui m'aimaient bien et que j'aimais aussi. Ma maman venait me chercher le jeudi matin, mon papa le dimanche, mais jamais ensemble. Il y a quatre ou cinq jours, mon papa est venu me chercher en auto ; nous devions courir les magasins pour acheter des robes. Au lieu de cela, l'auto s'en alla si loin, si vite, qu'au milieu des soldats, des canons, des gens qui couraient, nous arrivâmes à Liège. Ma tante, la sœur de papa, nous attendait. Je ne l'aime pas. Elle aussi est très méchante. Elle a voulu que j'écrive à ma maman de venir nous rejoindre. Mais moi j'ai écrit à maman de ne pas venir, que j'allais aller la rejoindre à Paris, et je me suis sauvée. Voilà !

Gertrude avait écouté bouche bée. Quant au prêtre, il avait compris. Dans le récit de l'enfant il décelait la triste vérité : après la séparation de corps ou le divorce des parents, l'enfant placée en pension par ordre du tribunal, puis l'enlèvement de la fillette. Tout cela était très clair, très net. Ce ne pouvait être une fable, un mensonge. Un enfant n'invente pas de pareilles choses et ne les raconte pas si simplement, si crûment, avec un tel accent de sincérité.



CANNES **GRAND HOTEL CALIFORNIE**
Reconstruit en 1913 avec tout le confort.
Situation élevée. Service auto gratuit avec centre de la ville.

CANNES **HOTEL SUISSE**, face la mer.
Position centrale. Jardin. Prix modérés.

MENTON **L'HOTEL MONTFLEURI** est ouvert.
Dernier confort. Superbe Jardin primé.
Cuisine renommée

NICE-RIVIERA-PALACE
CIMIEZ



Séjour idéal
Parc de 30.000 mèt.
Service d'autobus gratuit entre l'Hôtel et le Casino

NICE **HOTEL PETROGRAD** (ex-Saint-Petersbourg)
Promenade des Anglais. — Grand jardin
Confort moderne. — Arrangements pour séjour

L'OFFICE DE LA CÔTE D'AZUR, à NICE, publie la Liste générale des Hivernants de toute la Riviera dans sa revue hebdomadaire LA CÔTE D'AZUR, mondaine, littéraire, artistique et touristique. Le numéro : 0 fr. 50. — L'Office reçoit les abonnements à Excelsior.

SUR LA COTE VERMEILLE
VERNET-LES-BAINS (Pyrén.-Orient). Station hivernale. Climat doux sec. Eaux sulfureuses. **HOTEL PORTUGAL** ouvert. Grand confort. Villas à louer. — SÈNEBRE, directeur.

PELADE NOTICE GRATUITE
BENIT, pharmacien, 35, rue Matabiau, Toulouse.

ÉCOLE DE CHAUFFEURS-MÉCANICIENS
reconnue la meilleure de Paris, la moins chère. Brevets militaires et civils.
BELSER, 144, rue de Tocqueville. Téléphone Wagram 93-40.



Machines à coudre **SINGER**
Siège Social
102, rue Réaumur, PARIS

Nous rappelons à nos abonnés que toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de la dernière bande d'abonnement et de 50 centimes pour tous frais. Il ne pourra être fait droit qu'aux demandes présentées dans les conditions ci-dessus.

HYGIÈNE DE LA TOILETTE

Les propriétés détersives et antiseptiques qui ont valu au **Coaltar Saponiné Le Beuf** d'être admis dans les **Hôpitaux de Paris**, en font un produit de choix pour les usages de la **Toilette** :

Ablutions journalières ;
Lotions du cuir chevelu qu'il tonifie ; **Soins de la bouche ;**
Lavage des Nourrissans, etc.

DANS LES PHARMACIES
Se méfier des nombreuses imitations

HÉMORROÏDES

Peu de personnes ignorent que la triste infirmité constituent les **Hémorroïdes**, car c'est une des affections les plus répandues, mais comme on n'aime pas à parler de ce genre de souffrances, on sait beaucoup moins qu'il existe un médicament l'**Elixir de VIRGINIE NYRDAHL** qui les fait disparaître sans danger. Goût délicieux. Envoi gratuit et franco de la brochure explicative ainsi que d'un petit échantillon réduit au dixième en découpant cette annonce et l'adressant : **Produits NYRDAHL, 20, rue de La Rochefoucauld, Paris.**

Le véritable produit connu sous le nom d'Elixir de Virginie porte toujours la signature de garantie Nyrdahl. Toutes pharmacies

2^{ème} Foire de Lyon
du 1^{er} au 15 Mars 1917

Ouverte aux Vendeurs et Acheteurs de France, des Pays Alliés et Neutres.



95 Millions d'Affaires en 1916 avec 1340 Maisons participantes.

Pour tous renseignements s'adresser : à L'HOTEL DE VILLE, LYON, FRANCE.

Il reprit, après une seconde de silence :
— Comment s'appelle ton papa ? Tu te souviens de son nom, n'est-ce pas, petite ?
— Oh ! oui. Il s'appelle Othon Weimer.
Et Germaine épela les lettres. Puis elle ajouta :
— Moi, je m'appelle Germaine Weimer, ma maman Madeleine Weimer, mais avant que je vienne au monde elle s'appelait Bernandois, comme mon grand-père.
— C'est un Allemand, dit le prêtre en s'adressant à Gertrude, qui fit un signe de tête.
Il ajouta, en tapotant les joues de la fillette :
— Il faut encore te reposer. Vers quatre heures, Gertrude te fera prendre un bain bien chaud, puis tu dîneras, et demain, après une bonne nuit, tu pourras te lever un peu et nous causerons de nouveau ensemble. Tu veux bien, petite mignonne ?
— Oui, monsieur le curé, mais ma maman ?
— C'est justement de ta maman que je veux m'occuper. Je vais lui écrire et quand tu auras pris ton bain, nous mettrons la lettre à la poste, si la chose est encore possible.
— Monsieur le curé, demanda alors Germaine, nous sommes en France, n'est-ce pas ? J'ai tant marché, tant couru, que je ne sais plus !
— Non, mon enfant, nous sommes en Belgique, dans ma pauvre Belgique, hélas !
Gertrude se signa doucement.
— Allons Gertrude, reprit le prêtre, laissons cette enfant sommeiller : elle en a besoin.
Les deux vieillards descendirent et Germaine l'esprit entièrement calmé, l'estomac réconforté par la nourriture qu'elle venait de prendre, se rendormit d'un sommeil sans fièvre.
Dans le petit jardin du presbytère, pendant que Gertrude s'occupait du ménage, le brave curé songeait :
— Il ne se faisait aucune illusion sur la chance qu'il courait en écrivant à la mère de la fillette. Les communications étaient coupées. Sa lettre risquait de tomber au rebut ; s'il écrivait en dépit

de cette situation anormale, ce n'était bien que pour tranquilliser l'enfant et lui faire prendre patience.
Il songea aussi avec un peu d'amertume qu'il n'était pas riche, que cette bouche, si petite qu'elle fût à nourrir, allait soulever de cruels problèmes et qu'en conservant la fillette sous son toit il prenait une grave responsabilité.
Mais pas une minute, pas une seconde, il ne conçut l'idée de l'abandonner. Le Bon Dieu, pensait-il, l'a placée sur ma route comme un petit oiseau blessé pour que je la recueille et que je la rende à sa mère ou à son père.
Si cette remise est impossible, si les terribles événements actuels obligent l'enfant à rester chez moi, je dois la garder, la consoler et la nourrir comme si elle était ma propre fille, jusqu'au jour où l'impossibilité cessera, où je pourrai écrire, voyager, m'occuper en un mot de ses intérêts.
Rentré dans la cuisine où s'empressait Gertrude, il lui fit part de ses résolutions.
La brave femme fut enchantée de savoir que la petite fille resterait près d'elle ; elle l'aimait déjà de cet amour que toutes les bonnes natures éprouvent pour les êtres qui ont souffert. Puis, avec la rudesse habituelle de son langage, elle ajouta :
— En ce qui concerne le ménage, que monsieur ne s'inquiète pas ! Nous avons six bonnes poules qui connaissent assez leur métier pour nous donner des œufs ; j'ai récolté à la Saint-Germain huit sacs de bonne farine, cinq de pommes de terre. Tout cela se trouve serré dans les communs. Nous avons aussi un goret qui, d'ici peu, deviendra un solide cochon. Le jardin nous donnera encore quelques légumes, et les gens du pays n'ont pas le cœur dur. Allez ! Allez ! la petite brebis que nous envoie le Seigneur ne manquera de rien.

Rassuré par les affirmations de Gertrude, le

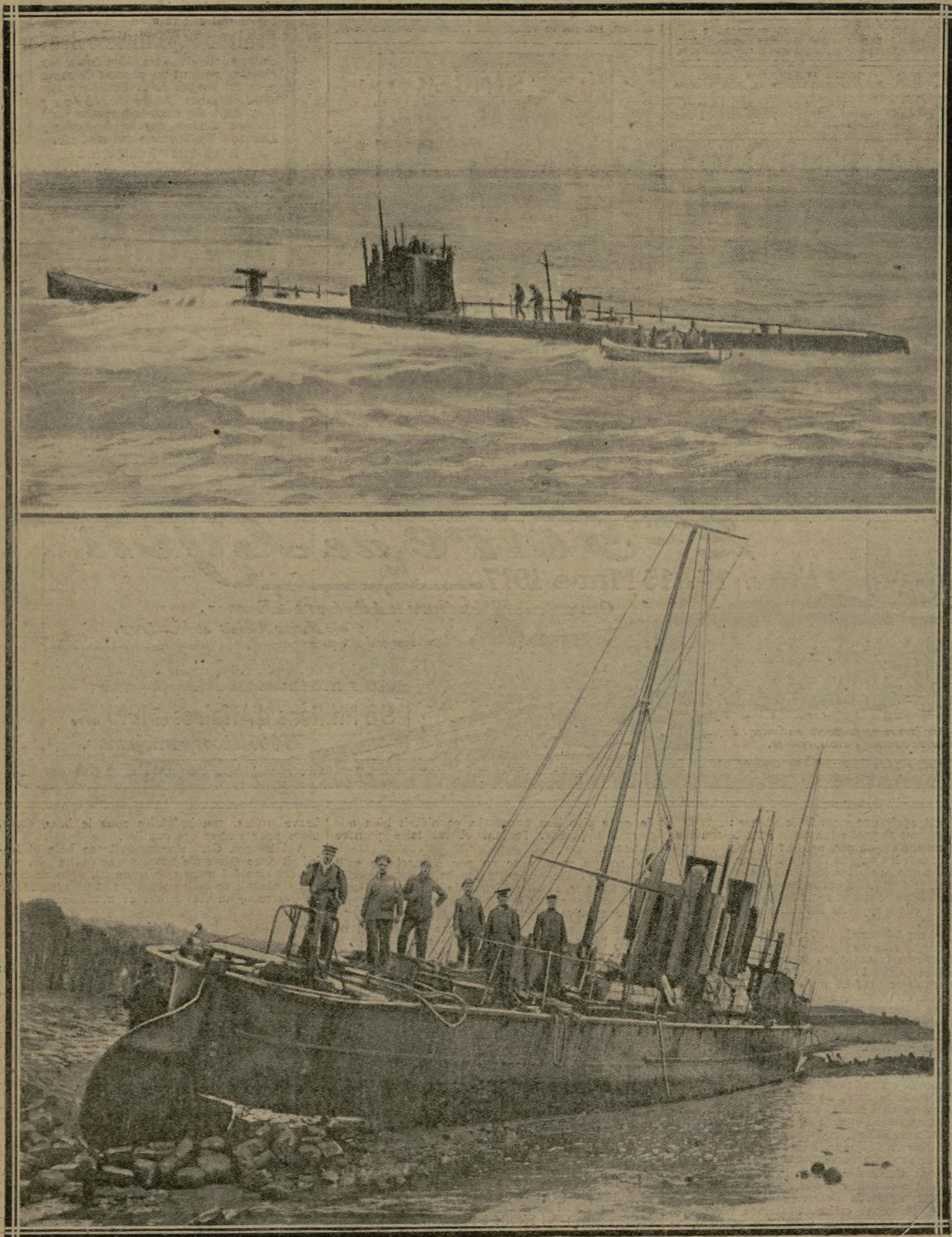
brave prêtre, son bréviaire sous le bras, sortit alors pour visiter ses ouailles.
A 4 heures, Germaine prenait son bain et babilait avec Gertrude comme une petite pie.
Germaine fut enfin remise au lit, avec un livre qui contenait de belles gravures et un gros baiser de Gertrude, un vrai baiser de nourrice...

VIII Les Huns

Malgré l'héroïsme du peuple belge, les hordes du kaiser ont envahi la Belgique.
A Liège, le général Leman a dû capituler. Le major Namèche, ne pouvant défendre le fort de Chaudfontaine, dont il avait la garde, l'a fait sauter plutôt que de le rendre. Les Boches, marchant sur Bruxelles, y entrent, en frappant la ville d'une contribution de guerre de 200 millions. Le roi Albert et ses vaillantes troupes sont allés s'enfermer dans le camp retranché d'Anvers, affirmant ainsi leur esprit de résistance.
Pendant ce temps, les troupes qui ont pris Liège poursuivent leur marche en avant, en commettant sur leur passage de telles actions que l'imagination se refuse à les concevoir. L'incendie, l'assassinat, le vol, deviennent choses quotidiennes et fréquentes. Partout où elles passent, les hordes du kaiser incendient les fermes, pillent les châteaux et saccagent les habitations. Les monuments publics, véritables trésors d'art, sont criblés d'obus, la flamme les dévore. Louvain, Bruges aux décors qu'on pouvait croire immortels, sont réduites en cendres. Les tableaux, orgueil des musées flamands, sont volés par des soldats. Des enfants, des vieillards, des femmes sont tués, sur un simple soupçon. Sans soupçon même, de pauvres gens sont fusillés devant leurs familles qui se traînent aux genoux des bourreaux.

(A suivre.)

Les Anglais coulent un pirate, les Hollandais en capturent un autre



Le 14 janvier, à 8 heures du matin, dans les parages des îles Canaries, le destroyer anglais « Dolphin » a coulé le sous-marin « U-56 ». Voici une photo d'un sous-marin identique, que nous avons toutes raisons de croire être le même pirate et qui fut prise dans cette région le 9 décembre, d'un bateau neutre. Au-dessous, le torpilleur hollandais « G.-I. », qui s'est échoué près de Flessingue au cours d'une patrouille. On sait que des torpilleurs hollandais viennent de capturer à Flessingue un pirate allemand qui a été relâché ensuite.